

8^e concours de



SOCIÉTÉ DES AMIS DE
MARCEL PROUST
ET DES AMIS DE COMBRAY

Pastiches proustiens

Remise des textes
avant le 28 février 2026
www.amisdeproust.fr

Ce document regroupe les dix-huit pastiches reçus au cours de l'édition 2025/2026 de notre concours. Ils sont publiés ici sans corrections de notre part.

Catégorie générale

- Pastiche n° 01 – La dernière clé, 5
- Pastiche n° 02 – Le démariage, 7
- Pastiche n° 03 - Proposition pour un lointain disparu, 9
- Pastiche n° 04 - Marcel et le parc à la japonaise, 10
- Pastiche n° 05 - Du côté de la nuit, 12
- Pastiche n° 06 - Je suis une légende, 15
- Pastiche n° 07 - Balbec, mon amour, 19
- Pastiche n° 08 - La verrière de Saint-Léonce-de-Néaulx, 21
- Pastiche n° 09 - La passion verte de Madame Verdon, 24
- Pastiche n° 10 - La falaise, 27
- Pastiche n° 11 - Nom de couleur, 29
- Pastiche n° 12 - L'hégémonie du pays de Bray sur son voisin de Caux, 30
- Pastiche n° 13 – Qui M Qui ?, 32
- Pastiche n° 14 - À la recherche du taon perdu, 34

Catégorie moins de 25 ans

- Pastiche n° 15 – Albertine dérobée à l'opacité, 38
- Pastiche n° 16 - À la Recherche de la réflexion perdue, 41
- Pastiche n° 17 - Malheur aux dormeurs, 42
- Pastiche n° 18 - Un faux départ, 45

catégorie générale

Pastiche n° 1 – La dernière clé

Qui ne se souvient des sons de son enfance, de sa jeunesse, de l'obsédant bourdonnement des abeilles affairées autour d'un buisson d'églantine, legato vibrant comme les cordes d'un violon à l'attaque de la petite phrase de la sonate de Vinteuil ; du murmure apaisant des eaux de la Vivonne, pianissimo obligeant à tendre l'oreille comme si ce motif en sourdine semblait lui-même s'éloigner emporté par le flot avant de disparaître ; du léger friselis du vent dans les frondaisons, pareils aux frôlements des étoffes des robes de Fortuny se croisant dans les vomitoires du théâtre du Châtelet aux entractes des Ballets Russes. Qui ne se souvient de ces jalons des jours enfuis, gardiens en leurs harmonies intimes d'impressions gravées en strates multiples, successives, compositions combinées, fusionnées et vainement usurpées qu'ont la plupart de ces survivances qui n'eussent semblé servir qu'à ouvrir plus largement l'âme.

Mais comment l'exprimer, comment retrouver cette réalité primordiale, non ces souvenirs altérés et corrompus par chaque rappel supposément volontaire ?

Hélas, la lecture du journal des Goncourt avait fini de me convaincre de ma totale incapacité à le faire, de mon absence du moindre talent de littérateur. Dès lors, il me semblait légitime que j'abandonnasse au frère survivant la rédaction de ce roman qu'il appelait de ses vœux dans la préface Des Frères Zemganno, de ce roman espéré, pressenti, de ce roman ultime consacré à la peinture des hommes et des femmes du monde, aux salons, à la fréquentation desquels je m'étais maintenant résolu de me consacrer totalement.

Et c'est attendant résigné dans la quiétude de ce petit salon-bibliothèque de l'hôtel de Guermantes, que le son léger et cristallin, totalement incongru dans cet espace appelant au silence et au recueillement, d'une cuillère frappée sur une assiette, allait finalement bouleverser mes plus récentes certitudes.

Ce son saugrenu et déplacé en un tel lieu, s'était celui du marteau frappé sur les roues des wagons lors d'un arrêt en gare, revenant des années passées en maison de repos, ce do dièse dont la perception à chaque instant différente selon la distance, les perturbations sonores des coups d'échappement de la pompe des locomotives comprimant l'air des freins Westinghouse, le suintement de vapeur des chaudières, les sifflets stridents, les coups de tampons lors des manœuvres, les appels aux porteurs, tous ces sons superposés, amplifiés ou atténués par la résonance et la réverbération des harmoniques sous ces grands ateliers vitrés des gares, ce son, qui exhumât inopinément le souvenir de la découverte dans la bibliothèque de mon grand-père d'un superbe et rare exemplaire de 1544 de la *Cosmographia Universalis* de Sebastian Münster, où il avait fallu que je m'attardasse sur une gravure, première illustration connue de ce qui allait devenir le chemin de fer que j'empruntais alors et qui montrait la sortie des mineurs du val d'argent poussant à la main de rustiques wagonnets, gravure préfigurant la fantasmagorie de William Blake illustrant les derniers cercles de l'enfer de Dante, souvenir qui revenait, intact, dans la vérité de son premier jour, depuis les profondeurs du temps, invitant à sa suite un long cortège de réminiscences.

Et il fallait donc que j'arrivasse au seuil de ma vieillesse pour prendre conscience de cette multitude de vies humaines, sans le prestige du moindre nom, sans origine ni destiné, tapis dans l'ombre, qui durent se succéder, de loin en loin, sans avoir connaissance du cheminement

des unes et des autres, mais affairées à l'accomplissement d'un même harcèlement, partageant une même peine, depuis ces misérables forçats du val d'argent rampant dans l'atmosphère glauque de ces effroyables boyaux lugubres des mines alsaciennes poussant de premiers wagonnets en planches grossières sommairement guidés de simples rondins de bois mal équarri posés à même le sol gluant, pour offrir quelques siècles plus tard à cet employé anonyme et démultiplié, en chaque gare différent mais toujours le même, à ce visiteur des chemins de fer, au service de cet être devenu fort, le train, sinistre figure patibulaire et inquiétante, noircie de fumée, de cambouis et de graisse, armé du marteau de Thor, remontant méthodiquement chaque train au départ, sondant chaque essieux et ce faisant s'octroyant sans jamais le percevoir le privilège exorbitant de pouvoir forger au plus profond de mes mémoires successives, celles du « je » enfant, accompagnant ma grand-mère vers les plages normandes, du « je » adolescent, cachant mon billet de première classe à mes camarades voyageant avec moi sur la ligne d'Auteuil, du « je » dandy, profitant cette fois sans retenue de l'antichambre des salons mondains offerte par le capitonnage feutré des compartiments des voitures les plus luxueuses de chemin de fer, du « je » homme de lettres s'essayant maladroitement à un premier roman commencé entre deux gares dans une chambre d'hôtel sur la côte bretonne, jusqu'au « je » cloîtré volontairement dans le silence et l'immobilité de ma chambre de liège, le souvenir méthodiquement façonné, ciselé par tant de départs simplement vécus et bien mieux encore rêvés, de ce merveilleux train d'une heure vingt-deux à destination du pays de Balbec, souvenir involontaire préalablement enfoui et oublié d'un son évocateur pourtant mille fois entendu qui ne sera convoqué qu'au hasard d'un dernier salon, d'une dernière petite cuillère, humble objet, geste dérisoire, mais qui constitue la dernière clé qui ouvrira à la fin de ma vie les portes de la création et offrira à un narrateur qui dit «je», le doux privilège de faire ce petit quelque chose qui aurait plu à Maman.

Ce livre n'en déplaît à Edmond de Goncourt, était mien maintenant, et je goûtais pleinement l'ironie de cette révélation qui venait par la grâce d'une petite cuillère convoquant son misérable cortège de souffrance roturière, de m'ouvrir grandes les portes des salons -du Faubourg.

Encore fallait-il désormais que je me résolusse à me coucher à point d'heure !

Pastiche n° 2 – Le démariage

Novembre 2025

De Marcel Proust à Bernard Grasset

Cher ami,

Je me résous à vous envoyer cette lettre, après de douloureuses indécisions où je me figurais tantôt vous délivrer d'un auteur qui dut vous paraître aussi ombrageux qu'ingrat, tantôt vous infliger les supplices d'une rupture imméritée. Mais quoiqu'il masque un scrupule, le silence même est devenu plus offensant que la révélation d'une vérité à laquelle, hélas, il a dû depuis longtemps vous préparer.

Je vous suis infiniment obligé de cet acte de foi que fut la publication de mon premier ouvrage. Cette première pierre, vous l'avez accueillie avec la générosité des grands bâtisseurs : ceux qui, tout à la vision d'une cathédrale qu'ils ne verront peut-être jamais achevée, se montrent dédaigneux de l'ampleur de la tâche, de la brièveté de leur propre vie et des contingences de l'ouvrage, ces véritables auteurs des « grands poèmes de pierre » que loue si bien Émile Mâle. Votre dévouement, et les peines que vous avez prises, souvent dans des conditions de hâte et d'incertitude qui eussent découragé le plus zélé des éditeurs, demeurent gravés dans un cœur qui n'aura jamais pour vous qu'amitié et reconnaissance.

Or, cher ami, la première pierre n'est pas tout. Vous comprendrez aisément qu'avec la fièvre de l'insecte qui se sait condamné dans un monde immensément indifférent, je cherche, avant la nuit, à rassembler autour de moi l'unique témoignage qui donnera, fût-ce d'un sens toujours rétrospectif et incertain, une forme à cette vie jusqu'ici si dispersée et – j'en ai peur – si insignifiante. Pour votre Firme, ce n'est qu'une pierre parmi tant d'autres qui composent un édifice dont la solidité est l'honneur des lettres françaises ; pour moi, ce sont les fondations mêmes, le tout qui dira, si seulement il peut être terminé : « je ne fus pas en vain ». Mon état de santé précaire, et la nécessité d'assurer pour la suite de ces volumes – et vous ne sauriez imaginer combien il en reste encore, s'ils ne doivent demeurer à jamais inachevés – un écho, une diffusion, enfin ce prestige qui, d'une manière que je ne peux expliquer sans paraître blessant, semble s'être plus heureusement attaché à vos voisins du faubourg Saint-Germain, me forcent avec réticence à quitter ce qui fut pour moi une maison si accueillante. Ma décision est moins l'effet d'un caprice que d'une fatalité de cette pauvre *Recherche*. N'y voyez qu'une question, si j'ose dire, de climat, où il me semble que les prochains tomes s'épanouiront mieux, plus beaux et colorés, comme ces fleurs qui dépérissent sous des climats pourtant aimables et tempérés parce que ce ne sont pas les leurs.

Votre maison a bien grandi depuis nos derniers échanges, et j'ai eu affaire – je ne saurais, par une franchise qui vous paraîtra peut-être offensante, vous taire la chose – à l'un de vos éditeurs, dont la tiédeur a été pour moi plus glaçante que ne l'aurait été un refus net. Non seulement il m'a presque défendu de présenter le livre en librairie à Paris, craignant sans doute que l'objet ne déshonorât la devanture, et m'a tenu dans l'ignorance la plus absolue des négociations concernant les éditions de poche ou étrangères, mais surtout, sous des dehors de politesse éditoriale, il a opposé à toutes mes nouvelles propositions une absence d'enthousiasme qui m'afflige sincèrement.

À cela s'ajoute une crainte, mon cher Grasset, inspirée par le triste destin de vos voisins de la rue du Montparnasse. Quoique je n'aie aucunement à m'en plaindre jusqu'à présent, je ne peux que redouter le fait que votre maison appartienne désormais, par le jeu de la Bourse, à un milliardaire dont les idées sont loin d'égaler la fortune. Aussi, vous comprendrez que je cherche, pour mon œuvre, un éditeur qui la comprenne et une maison où l'indépendance du capital assure encore celle de la pensée.

Cette décision, arrachée non sans de déchirantes hésitations, ne diminue en rien l'estime profonde que j'ai pour vous et votre admirable travail, dont je n'ai eu jusqu'à présent qu'à me louer. J'espère que vous ne me tiendrez pas trop rigueur de cette trahison involontaire, que je vous prie de considérer comme le plus douloureux des devoirs. Je suis d'autant plus navré que la fatigue d'avoir noirci tant de pages me force à abréger, et me contraint, cher ami, à vous prier de croire à mes sentiments affectueusement dévoués et sincèrement peinés,

Marcel Proust

[Pastiche n° 3 - Proposition pour un lointain disparu]

Jadis, j'allais au plumard au plus tôt.

Parfois, ma raison sombrait sans transition dans la nuit, puis mon corps glissait hors du court instant à dormir sans l'avoir su, poursuivi alors du vain, du long tracas d'avoir à s'assoupir. J'aspirais au matin...

Alors, captif dans l'instant continu où mon imagination s'agitait, j'y composais pas à pas tout un roman qui poursuivait l'illusion d'un lointain disparu.

[Pastiche disqualifié : article 3 du règlement, les pastiches doivent comprendre entre 3000 et 10000 signes]

Pastiche n° 4 - Marcel et le parc à la japonaise

La nuit a été difficile. Couché dans sa chambre aux murs tapissés de liège, Marcel n'a pu trouver le sommeil. Une crise d'asthme l'a tenu éveillé jusqu'au matin et les fumigations médicamenteuses préconisées par le docteur Cottard n'ont pas eu d'autre effet que de plonger la pièce dans une sorte de brouillard, que vient de traverser Françoise pour lui apporter son café salvateur. Marcel boit lentement, à petites gorgées, puis il entreprend de se préparer car il est attendu à Loges en Josas, près de Versailles, villa Midori, la propriété familiale de son ami Hugues Krafft, qui y a fait aménager le premier parc français à la japonaise. Hugues, écrivain voyageur et photographe, vient de rentrer du Japon.

Marcel s'habille avec difficulté, il enfle son pardessus noir dans lequel il a pris soin de mettre du coton : malgré la température clémente, il redoute plus que jamais les courants d'air. Puis il s'installe dans la voiture qu'il a louée et s'enquiert auprès du chauffeur de la distance entre Paris et la ville des Loges en Josas : vingt-cinq kilomètres. Assurément, comme Françoise n'a pas manqué de lui dire à plusieurs reprises, cette sortie n'est pas très raisonnable.

D'ailleurs, à peine la voiture est-elle partie que Marcel s'assoupit et il n'émerge de sa léthargie que lorsqu'elle s'arrête devant la Villa Midori. Le concierge annonce le visiteur, et bientôt, Hugues Krafft l'accueille avec empressement : « Cher Marcel, je me suis inquiété de ne pas vous voir plus tôt, j'ai craint un ennui mécanique, ou pire, un accident ! » - « Cher ami, c'est moi qui ai eu un problème de santé, mais je vais mieux. »

Reynaldo Hahn, son grand ami, arrive ; il salue Marcel et lui indique la présence de Madeleine Lemaire, l'aquarelliste des roses, chez qui tous deux ont séjourné à plusieurs reprises. Le château de Réveillon, monument historique situé au sud de la Marne, est depuis resté infiniment cher à son cœur. Tout en devisant, ils entrent au pavillon de thé où un somptueux goûter est servi. Marcel s'incline devant Madeleine Lemaire et s'enquiert de sa santé. Robert de Montesquiou s'avance alors, très élégant, comme toujours, et tenant à la main sa canne à pommeau d'or. Marcel aperçoit également la princesse Mathilde, nièce de Napoléon III, qui répand le ruissellement doux de sa grâce souveraine sur les personnes de son entourage, et il s'empresse de lui présenter ses hommages.

Sur les tables juponnées reposent de grosses brioches à tête piquées de fleurs, des biscuits roses, de la glace à la vanille et des madeleines ressemblant à des coquilles Saint-Jacques dont la vue lui évoque la tante Léonie et les vacances à Combray. Le thé est préparé par une Japonaise en costume de cérémonie, selon des rites ancestraux. Tout est vraiment exquis. À l'invitation du maître de maison, Reynaldo se met au piano et joue un air de sa composition, extrait de l'opéra : « Le marchand de Venise. » Marcel se souvient alors de ses voyages dans la Cité des Doges, en compagnie de sa mère, et l'ombre de leur dispute assombrit un moment la mélodie.

Hugues Krafft entraîne bientôt ses invités dans une visite du parc, et tous s'émerveillent devant les ponts arrondis peints en rouge, installés sur des bassins où nagent des carpes, et devant les azalées, les pins, les érables, les spirées, les cornouillers et les chênes centenaires qui enchantent le lieu. Marcel repense à ses chères aubépines, les fleurs tant aimées au parfum

d'amande, aux corolles blanches nervurées, à leurs épines. A Paris, n'allait-il pas jusqu'à acheter des branches d'aubépines chez les fleuristes et passer des heures à les admirer ? Mais le soir arrive et chacun prend congé en remerciant Hugues Krafft de son accueil généreux, et en le complimentant sur la splendeur de son parc japonais. Marcel, heureux de tant de beauté et d'amitié partagée, n'en peut plus de fatigue !

Pastiche n° 5 - Du côté de la nuit

Pendant cette guerre, où le ciel de Paris avait remplacé les étoiles par des avions, où ceux-ci jetaient leurs lumières intermittentes comme autant de menaces confuses et ô combien inquiétantes sur les toits des églises et des monuments, la nuit revêtait des atours mystérieux et d'autant plus troublants que l'on ne savait jamais si le trajet d'une bombe dans sa courbe gracieuse et cependant inexorable allait aboutir à la destruction pure et simple d'une cathédrale chérie, d'un quelconque immeuble ou d'un groupe de personnes rassemblées par la peur, le plaisir ou la joie d'être encore vivants.

Les Parisiens, cependant, continuaient leur déambulation dans les rues, se pressant dans les cafés, les restaurants, là où la vie semblait invaincue. Et pourtant Paris bruissait des récits de soldats revenus du front, de cet enfer de boue et de rats qu'étaient les tranchées, soit pour quelques jours seulement, n'osant même plus s'abandonner à la douceur des bras d'une mère, d'une épouse, d'une fille, de peur de ne plus trouver la force de repartir, soit dans un tel état de dégradation physique, visages et corps méconnaissables à jamais, qu'ils se tenaient au fond de leur lit d'hôpital, encore en vie mais presque déjà morts, avec au fond des yeux une terreur qui occultait tout le reste.

Mis à part le baron de Charlus, toujours prompt à entamer une promenade nocturne, durant laquelle ses opinions sur la guerre, sur les articles de Norpois, suscitaient chez moi, en premier lieu un certain amusement, puis, au bout de quelques minutes, un agacement pouvant aller jusqu'au dégoût, il se trouvait toujours une bonne âme pour me prendre le bras dans le but de faire un bout de chemin avec moi, non pour me demander de mes nouvelles, ni pour savoir si je m'étais enfin mis à travailler, chose qui, au fond, leur importait si peu qu'ils oubliaient de m'en parler, mais plutôt pour déverser au creux de mes oreilles accablées les histoires les plus sordides, les plus effrayantes sur cette jeunesse sacrifiée, ces jeunes hommes dont le patriotisme héroïque conduisait trop souvent à la mort. Je sais à présent que je n'écoutais pas toujours ces récits, soit qu'ils étaient mal racontés, déformés, avec la dose de vulgarité que réprouvait justement le baron de Charlus, lui, le germanophile, toujours prêt à souligner la médiocrité de ses compatriotes français : « Moi, mon ami, c'est la sixième fois que j'entends cette histoire déplorable, et je vous jure bien que malheureusement ce n'est pas la dernière », soit que leur cruauté ne me fît trop souffrir pour que j'accepte de tout entendre.

Un récit pourtant m'est resté, raconté plusieurs fois dans toute son absurdité, avec des détails qui variaient selon mon interlocuteur mais qui se terminait toujours de la même façon tragique : une sentinelle française avait tiré sur deux de ses camarades et les avait ainsi tués.

Relaté de la sorte, malgré la brutalité de ces deux morts, le fait restait incompréhensible et comme étranger à notre entendement. La précision apportée avec une grande minutie par mes différents compagnons de promenades nocturnes colorait cette histoire d'une infinie tristesse et d'interrogations qui ne recevaient aucune réponse claire. Une nuit, lors d'un assaut allemand particulièrement meurtrier, un jeune soldat courageux était sorti de la tranchée pour secourir un camarade blessé à quelques mètres, en plein champ de bataille. Alerté par ses gémissements, avec une grande agilité, au péril de sa propre vie, il avait réussi à soulever son ami et à le porter dans ses bras en se traînant à genoux afin d'éviter les balles allemandes qui

continuaient à transpercer la campagne de leurs sifflements réguliers. Parvenus enfin au bord de la tranchée, il avait prononcé le mot de passe indispensable pour que la sentinelle les laissât redescendre se mettre à l'abri, et c'est à cet instant que ladite sentinelle, loin de reconnaître le mot de passe, crût avoir affaire à des Allemands et tira pratiquement à bout portant sur ses deux camarades. C'est là que les explications prenaient divers chemins dont la véracité restait invérifiable. La sentinelle était décrite soit ivre morte : « il avait trop bu, il ne pouvait même plus tenir debout », incapable de discerner la moindre personne, soit brûlante de fièvre : « il tremblait tellement qu'il tenait sa baïonnette comme un manche à balai », soit en pleine crise de délire : « vous pensez, si jeune, les rats et les obus l'ont rendu fou ! »

Quel que soit le motif invoqué pour tenter de trouver une explication à cette tragédie, je n'ai jamais pu entendre sa fin qu'accompagnée de soupirs et de sanglots : ses rapporteurs cherchaient un sens à donner et des mots à prononcer pour diriger leurs lèvres vers le chagrin et leurs yeux vers les larmes. La vérité leur importait peu : chacun choisissait et souffrait à sa manière.

Je restais seul avec entre mes mains inexpérimentées une fleur à trois pétales repliés : ivresse, fièvre, folie, avais-je le talent pour les déployer sur un quelconque lac ?

J'appris un peu plus tard que le jeune héros mort était un instituteur du sud de la France âgé de vingt ans.

Je songeais alors que sa famille n'était peut-être pas encore au courant de cet acte de bravoure, de patriotisme sincère qui l'avait mené à la mort. Lui-même, en partant sur le front, avait-il seulement envisagé qu'il donnerait ainsi sa vie, que la peur instinctive de mourir ne l'empêcherait pas de s'élancer hors de la tranchée dans l'espoir fou de sauver son ami ? Ou était-il monté dans un de ces trains enveloppé d'un nuage de vapeur qui estompait déjà les traits des visages de sa famille restée sur le quai, figée dans un sourire qui tentait de masquer une frayeur sourde, en pensant, comme les journaux en faisaient la promesse, dans quelques semaines je serai revenu ? Ses parents, ses sœurs, ses frères, sa fiancée peut-être, ne sauraient jamais ses dernières pensées en prononçant le mot de passe, au moment où une balle française pénétrait son flanc. Ils passeraient peut-être leur vie à imaginer des excuses à la jeune sentinelle qui, après sa bétise, avait sans doute définitivement perdu la raison.

Je me rappelais les jeunes soldats avec qui j'avais si souvent dîné, leurs uniformes, leur peau si pâle, le courage tellement rempli de discrétion de Robert de Saint Loup, et tous ces visages tout d'un coup se superposaient, ces regards enflammés disparaissaient, occultés par des paupières qui imperceptiblement se refermaient toutes, en un seul et même battement. À ce moment, ils avaient tous vingt ans, et de leurs mains définitivement entrouvertes, s'échappaient tous les rêves, tous les tableaux, toutes les notes de musique, toutes les réalités invisibles auxquels ils croyaient avec ferveur, les idées élevées qui peuplaient leurs esprits s'évanouissaient comme une brise légère dont le souffle fragile et évanescent n'était même plus perceptible.

Autour de moi, la nuit transparente donnait à la Seine non seulement des reflets de lune pointus et métalliques qui semblaient froisser l'eau et la déranger, mais également procurait

au fleuve parisien des allures de Styx charriant peut-être ces jeunes âmes mortes vers d'improbables champs Élysées.

Je souffrais de voir au même instant les restaurants pleins des « embusqués » qui à 9h30 à cause des ordonnances de police quittaient dans le noir soudain (on éteignait alors brusquement toutes les lumières par précaution) leur table sans avoir eu le temps de finir leur dîner, arborant la moue de l'enfant gâté à qui on retire brutalement le pot de confiture dans lequel il venait goulûment de mettre ses doigts.

Pastiche n° 6 - Je suis une légende

Ses livres ne sont plus édités depuis longtemps. C'est à peine s'il y en a encore ici et là dans les réserves centrales des bibliothèques, en attendant l'heure du pilon. À entendre les rares lecteurs d'aujourd'hui, on pourrait croire qu'il s'agit de récits de Chrétien de Troyes.

Comme nous sommes loin des époques qui rassemblaient avec ravissement des communautés entières et pendant lesquelles des progrès stupéfiants avaient été réalisés qui nous avaient émerveillés et donné confiance dans la recherche sans cesse recommencée de nouvelles routes ! Je me souviens du temps où des chercheurs avaient fait merveille en travaillant sur l'analyse comparée des ressentis à la lecture des pages de la sonate de Vinteuil avec des banques de données sensorielles de l'IA, permettant ainsi de recréer les plages musicales correspondantes. Mais face à ces enchantements de jadis nous voyons bien qu'aujourd'hui, c'est l'idée de la mémoire même qui devient difficile. L'immédiateté dans des sujets qui se renouvellent très vite, trop vite, ont « dans le temps » effacé lentement mais sûrement notre capacité de mémoire et même le souvenir que c'était un sujet.

Nous ne sommes plus que quelques communautés qui entretenons la flamme, bien vacillante, face à un océan d'incompréhension et d'indifférence. La nôtre s'est repliée dans l'Abbaye de Brou et bien que fort vieillissant je suis, à défaut d'être le plus jeune, le plus vaillant si ce terme s'applique encore à mon état. C'est ainsi que je suis mandaté aujourd'hui pour faire une sorte de pèlerinage, le dernier ? sur des lieux qui nous sont chers et auprès d'amis qui le sont plus encore.

En arrivant devant la caserne du Maule j'eus l'agréable surprise de croire que peu de choses avaient changé. Mais si l'écorce semblait immuable, il n'en était pas de même en pénétrant à l'intérieur des bâtiments qui ressemblaient plus aujourd'hui à ce que devaient être le Pentagone et Fort Knox, qu'à la version précédente, que je fréquentai alors avec mon vieil ami le colonel de Frontelle.

Celui-ci m'avait chaudement recommandé auprès du jeune capitaine de Guebriant qui commandait ce qui était aujourd'hui la force occidentale de projection des divisions de drones vers les nouvelles marches orientales où régulièrement les soldats bioniques de troisième génération s'affrontaient en escarmouches dans un combat à l'issue incertaine. Tout en n'étant pas ignorant de ce qui se passait dans le monde, je restai un moment dubitatif devant ce sujet, aussi intimidé et perplexe qu'un collégien pourrait l'être devant les tomes de la *Recherche*.

Le commandant, certes fort jeune et fort occupé, eut cependant l'extrême gentillesse de me montrer tout ce qu'il était possible de montrer à un intime de son supérieur et me présenter à ses plus proches collaborateurs qui mirent tout leur zèle à me détailler par le menu les principes de leurs activités en répondant à chacune de mes questions et m'honorant même de compliments appuyés sur la pertinence de mes angles de curiosité et ma capacité à rebondir sur les zones qui auraient pu être laissées intentionnellement ou non légèrement obscures dans leurs présentations. Absolument ravi comme eux tous semblaient l'être de ces moments d'échanges exquis, je sollicitai cependant leur aimable permission d'aller me reposer à l'hôtel de Laon avant de revenir leur faire mes adieux et poursuivre ma route.

Mon départ n'étant prévu qu'en fin d'après-midi, j'avais un peu de temps pour re-goûter aux joies délicieuses de ce lieu si chargé de souvenirs. Je n'étais pas très confortable avec cette tendance actuelle de se reposer dans des sortes de tubes sensoriels qui semblaient tellement plaire aujourd'hui mais je savais aussi qu'il était possible de définir une ambiance sonore et ce que j'appelai, avec mon vocabulaire désuet, « holographique » qui devrait être à même de diminuer mon chagrin. Je choisis le décor du couloir qui menait à la délicieuse épinette. C'est en retenant l'option de faire résonner l'instrument sous les doigts inspirés de Lorenzo que le sommeil me gagna cependant doucement.

La gare est assez éloignée de l'hôtel, aussi fus-je très surpris de voir, peu après m'être mis en route, derrière une butte, une station que je ne connaissais pas. Je dépliai ma carte et effectivement aperçu ce qui devait être une halte sur la voie d'Eronville. Il était très étrange de voir des voitures très anciennes d'où sortaient des passagers qui se rendaient dans des bâtiments obscurs qui ressemblaient plus à d'antiques bunkers qu'à des bâtiments conventionnels de gare. L'accueil était plutôt désert mais dans la salle, les tables étaient élégamment dressées avec de sages nappes de coton blanc sur lesquelles étaient posées de belles théières en argent dont le bec fumant apportait de délicieuses odeurs parfumées. Les tasses de porcelaines exquises étaient prêtes ainsi que les corbeilles remplies de pâtisseries extrêmement appétissantes. Un serveur qui avait davantage l'allure d'un majordome anglais s'approcha de moi, nota ma surprise et m'invita à prendre place.

En sortant de cet endroit inattendu quel ne fut pas mon étonnement de voir passer d'autres voitures mais qui filaient à toute à l'allure sans s'arrêter, au point que j'eus beaucoup de mal à lire sur les flancs ce qui semblait être une banderole de tags. Décidemment cet endroit était plus qu'étrange.

Installé dans ma voiture, je laissai défiler par ma fenêtre ce qui, comme dans un théâtre d'ombres, se résumait aux contours des toits, des clochers, des cimes des arbres enveloppés dans un seul trait gras continu de dessinateur. Les couleurs de ce paysage étaient uniformément dorées dans leur partie basse puis rose en s'élevant, le tout avec le grain d'une aquarelle sur un vélin.

Au matin, comme dans le charmant poème d'antan, le train si profondément inscrit dans le paysage semblait avancer maintenant sur les chemins mêmes. Bientôt le paysage changea du tout au tout et de profonds vallons apparurent, plantés ici et là d'immenses stalagmites coiffés d'énormes pierres en forme de champignons autour desquels voltigeaient mollement des sortes de montgolfières dont la base avait la forme d'un immense cône et la partie supérieure une gigantesque feuille en partie enroulée, tournant sur elle-même et servant apparemment de voile propulsive à ces étranges vaisseaux. Il y avait des inscriptions qui certes écrites en gros caractères restaient difficiles à lire mais je pus déchiffrer malgré tout quelques mots tels que « ...levé du jour » et « comme des ocellures... ». Ce ballet était absolument enchanteur et me fit presque oublier l'apparition d'un rocher gigantesque portant en son front une sorte d'écusson qui, de jaune brun, devint de plus en plus éblouissant au point de m'aveugler et de me brûler les paupières.

Le soleil pénétrant ardemment au travers des carreaux de la fenêtre de l'hôtel venait de me tirer brusquement d'un sommeil profond, si profond que j'avais raté mon départ de la veille.

J'avais promis à ma bonne amie, ma chère Jeanne Strassberger de passer la voir, une dernière fois?, aux Ecorres que domine son merveilleux manoir des Roches. Les Ecorres ne ressemblent plus aujourd'hui à ce qu'ils étaient jadis. Les prophéties climatiques dans ce domaine-là se sont réalisées et les anciens marais ont été repris par la mer. Il n'y a pas que les marais qui ont rendu les armes. Le fond vaseux de l'Ys ne laisse plus voir ses lèvres évasées et le flux remonte maintenant en permanence en amont jusqu'à Saint Julien aux Chartrains. Je m'amuse à penser que l'armada de Guillaume n'aurait plus à présent aucun risque d'échouage et pourrait à n'importe quel moment décider de projeter ses vaisseaux. Mais ce qui me plaît surtout, et je ne le dis pas trop fort, c'est de voir maintenant dans le bourg même des Ecorres, la mer tremper les pieds de l'abside de l'église Sainte Mathilde comme autrefois sur les vieilles gravures on pouvait voir l'Odon enlacer celle de Saint Pierre.

C'est Pierre Marie qui vient m'ouvrir. Il ne m'a pas reconnu tout de suite. C'est l'effet de surprise. Lui aussi a changé mais il a toujours son regard bienveillant et la parole si douce quand il me dit ces simples mots « ça fait des matins... » dont les intonations qui viennent si profondément du pays me touchent toujours autant.

Il n'y a pas une phrase de nos lectures adorées où nous ne nous retrouvons pas avec Jeanne. La poésie de ses livres nous enchante, son humour toujours fait mouche dans notre esprit, et nous nous chamaillons toujours autant à notre jeu favori : résumer en une phrase son œuvre monumentale.

Quand nous arrivons à la limite de nos exercices, pour nous détendre, nous faisons le compte de nos proches et connaissances à qui nous demandons d'imaginer de quel côté, de la gauche ou de la droite, quand on sort de l'hôtel de Balbec en regardant la mer, le narrateur voit arriver pour la première fois le groupe des jeunes filles. Quand nous sommes ex aequo sur nos comptages, je sors inmanquablement mon atout, à savoir la page de notre album de jeunesse où le dessinateur a fait figurer son choix, le bon, le mien, dis-je à Jeanne avec une légère taquinerie qui la fait toujours aussi joliment sourire tout en me traitant de canaille.

Après avoir une fois de plus évoqué avec délice les récits qu'elle a entendu ses aïeules lui faire de ses séjours qu'il faisait au manoir qui enchantait tout le monde mais en agaçaient aussi certains par son côté poseur et sa manie de vous envelopper dans sa toile d'araignée avec un mélange de douce tyrannie, je décidai avant le dîner de me rendre vers la mer par le chemin des Forges qui descend par les fonds boisés qu'il avait si joliment décrits à l'occasion de ses pérégrinations normandes.

Le passage de la terre à la mer à cet endroit, si intimement liées ici, a quelque chose de magique dont l'expérience est à chaque fois renouvelée avec émerveillement. J'avais de nombreuses fois mystifié mes compagnons de promenades quand, alors qu'ils se croyaient toujours dans la campagne profonde, découvraient tout à coup à leur pied l'étendue immense de la mer.

Je descends avec précaution les nombreuses marches de l'escalier qui aura une nouvelle fois besoin d'être réparé après les tempêtes d'équinoxe qui frappent ici de plus en plus fort et m'installe sur le sable dans cet endroit si particulier « en pince de crabe » qui empêche de voir la pointe des Belges d'un côté et celle de la station marine de l'autre. Ici on peut se croire au

bout du monde, au commencement du monde. Juste le ciel au-dessus de l'eau ou intimement mêlés. Parfois on ne le sait pas trop.

Des vagues de légère houle viennent s'enrouler doucement, comme ses phrases, puis mourir sur le sable. Une fois, deux fois, un milliard de fois. Le spectacle devient hypnotique. Je refais cette expérience humaine si simple et si magique de l'instant qui s'étire tellement qu'il devient un moment de suspension, d'éternité ?. Oui ça me rend heureux. Non pas l'éternité car, bien sûr, mon temps est compté ainsi que ce que je porte avec ma communauté car comme eux, je sens bien que, déjà, je suis une légende.

Pastiche n° 7 - Balbec, mon amour

M'eût-on dit, il y a un mois ou même à peine une semaine, que j'irais à Balbec encore une fois, une troisième fois – qu'eussé-je répondu ? Tant de merveilleux souvenirs : le clapotement des vagues contre la jetée, par un radieux matin estival, l'azur déjà éclipsant le rose pâle d'une aube éphémère, perçant à travers les rideaux empesés de la chambre qu'occupait jadis ma grand-mère, la plage se peuplant par spasmes sporadiques, les cris épars des premiers vendeurs ambulants – que de fois nous nous rencontrâmes, la petite bande et moi, sous le porche du grand-hôtel – prêts à conquérir le monde... Hélas, Balbec n'était plus Balbec : Albertine disparue, Andrée mariée à un riche banquier anglais, ma mère morte il y a fort longtemps ! Que restera-t-il de notre monde après la mort des hommes, le dernier de notre race étant enseveli sous la montagne des souvenirs de ses parents, de ses amis – ou de ceux qu'il croyait être ses amis, qu'importe –, de toute l'humanité ; que pensera-t-il, que sentira-t-il, lui, seul, inconnu, espérant la mort des choses ; la littérature, l'art, les sciences, tous étant les conquêtes de l'homme – passées, oubliées, n'existant plus simplement... Telles furent mes pensées quand je me levai pour la première fois de cet été à la station balnéaire élégante que fut Balbec. Une troisième fois, une dernière fois ? Qui eût pu le dire... J'étais tellement persuadé, comme le fut naguère ma tante Léonie, que je ne survivrais pas aux êtres qui m'étaient chers, moi, éternel souffrant – le mal, la douleur, l'insomnie étant ma seule raison d'être – que je n'eusse jamais, ne fût-ce qu'une seconde, envisagé un monde sans eux.

Françoise, laide comme elle l'a toujours été, mais maintenant aussi fort vieille, m'était restée l'ultime appui. Tandis que le monde extérieur semblait être pareil à ce qu'il avait été et qu'il se développait lentement dans mon cerveau, je risquai d'ouvrir un œil et sonnai pour que Françoise me servît une infusion de tilleul – elle vint, me remplit une tasse et me donna, de surcroît, une madeleine – oui, elle était une bonne servante, qui n'oublie jamais les coutumes de ses maîtres. Et puis, comme jadis dans notre appartement à Paris, surgirent Combray, ma grand-mère, la demeure des Swann de ma tasse de thé – oui, il était une constante de ma vie, cet édifice immense du souvenir – et tout ce pour quoi je vivais encore... Cependant, j'étais à Balbec ! C'était Françoise, cette âme bienveillante, qui me persuada que je fisse quelques pas sur la promenade, puisque « le beau temps vous appelle », comme elle s'exprima.

Je pris l'ascenseur – le liftier étant aussi jeune que la dernière fois, quoique, bien sûr, un autre – et croisai dans le hall non pas Aimé, retraité depuis longtemps, mais un inconnu tout aussi élégamment vêtu. J'hésitai un instant à prendre une voiture pour rendre visite à Elstir, ce fameux peintre d'antan, qui, alcoolique, dépressif, se fût certainement réjoui de voir autre chose que sa coutumière bouteille d'absinthe ; pourtant, je me ravisai et empruntai le petit chemin de gros cailloux, bordé de roses à ce moment de l'année, et qui reliait l'entrée principale de l'hôtel et la plage. Je ne fis que quelques pas quand j'aperçus une vieille dame, un parasol sous le bras, à la drue chevelure d'une jeune fille fougueuse, et elle me rappela quelqu'un...

Cependant, je poursuivis ma promenade, avant de rebrousser subitement chemin et de jeter au visage de l'inconnue ces mots, en un geste qui encore maintenant me paraît des plus invraisemblables : « Gilberte ! Gilberte Swann ! » La vieille femme se retourna et me sourit : oui, c'était bien elle ! Jamais de ma vie, je n'eusse espéré la rencontrer ici ! Nous nous assîmes sur la véranda de l'hôtel et causâmes longtemps. « Pourquoi n'avez-vous jamais répondu à ma

lettre ? », me lança-t-elle tout à coup. Il s'avéra que je n'avais jamais reçu de telle lettre. Que fussé-je devenu si j'avais pris connaissance de son contenu, eussé-je rencontré, aimé, oublié Albertine ? Ma vie eût-elle été autre ? Je l'ignore. Et après tout : qu'importe ?

Pastiche n° 8 - La verrière de Saint-Léonce-de-Néaulx

Il est des lieux que l'on visite sans dessein véritable, porté par la nonchalance d'un été sans but précis ou par l'enthousiasme capricieux d'un ami aux goûts étrangement constants dans leur extravagance ; des lieux que l'on rejoint sans conviction, comme on feuillette un vieux livre que l'on pense connaître dans ses moindres détails et où pourtant, une déchirure imprévue dans la surface du réel vient ouvrir en nous une antique chambre d'échos, une retraite intérieure demeurée intacte, un élan que l'on croyait à jamais dissimulé sous les strates d'une raison façonnée par le temps. Ce fut ainsi que je vins à Saint-Léonce-de-Néaulx, village comme retiré du monde, suspendu au flanc d'un causse que le calcaire rongait à la manière d'un sablier invisible, et que j'y fis, par l'intermédiaire d'Odélin, la découverte d'un vitrail qui fut pour moi plus qu'un simple objet d'art : une énigme, et peut-être un miroir.

Saint-Léonce-de-Néaulx, sous la clarté assoupie d'un mois d'août dont la douceur semblait déjà promise à la défaite du soir, n'avait rien de ces destinations dont les guides vantent la grâce pittoresque ou la renommée discrètement mondaine ; c'était un lieu sans apprêt, presque rétif à la curiosité des voyageurs, dont les charmes, trop anciens peut-être, trop enfouis dans la trame d'un silence séculaire, échappaient à ce regard impatient que la modernité a rendu insensible aux nuances de l'immobile. Le clocher, d'une pierre patinée d'or que le soleil caressait avec la lenteur d'un souvenir, oscillait — à la manière d'un être indécis entre le passé et la survivance — entre la ruine et la permanence. Les rues pavées, bordées de murets modestes où s'enlaçaient les chèvrefeuilles, exhalaient cette attente muette des choses qui, depuis longtemps, ne s'offrent plus mais consentent encore à être traversées. C'est dans un silence empreint de sacralité, où le temps semblait suspendre son vol pour écouter le murmure de la lumière, qu'Odélin, avec ce singulier alliage de solennité et d'ironie qu'il cultivait comme un art à part entière, me confia, comme on livre à demi un secret :

— Vous verrez, il y a là une verrière qui fait vaciller même les convictions les plus robustes.

La bâtisse qu'il me désigna, ancien oratoire accolé à une commanderie templière en partie effondrée, aurait servi, selon la légende locale — toujours incertaine mais précieuse — tour à tour de sanctuaire, d'observatoire astrologique et de refuge à un comte excentrique, féru de théosophie. Son architecture hésitait entre le gothique dévot et le fantastique rousseauiste : chapiteaux feuillus, colonnettes à demi fondues dans la muraille, sculptures animales à l'inquiétante humanité. Mais c'était surtout ce halo qui m'intriguait : une clarté veloutée, colorée sans être éclatante, comme filtrée par un rêve ancien. Nous n'entrâmes pas aussitôt : le marquis de Saint-Léonce, gardien des lieux, avait prévu, selon l'usage, une réception « introductive », où le regard sur l'œuvre devait être précédé par celui porté sur la société des vivants.

Dans la salle aux voûtes épaisses où l'air, retenu par la pierre séculaire, semblait se résigner à une immobilité presque monastique, une compagnie disparate s'était réunie autour d'une table chargée de céramiques aux émaux indécis et de vins charnus où même les paroles légères semblaient se dissoudre. On y trouvait un ténor madré, récemment reconverti à la critique d'art avec une ferveur un peu soupçonneuse ; une conservatrice du patrimoine à l'orée de sa retraite, dont le regard, tourné vers l'ombre douce des musées, cherchait déjà refuge dans quelque réserve poussiéreuse ; un duo d'ethnographes suisses, dont le silence imposait une sorte d'inhibition polie, comme si tous respectaient une cérémonie invisible ; et — figure la

plus énigmatique — un homme aux traits effacés par un surcroît d'attention intérieure, au regard d'ardoise où se devinait une profondeur difficile à sonder, dont le nom, Vellombre, flottait dans les conversations comme une brume incertaine — nul ne sachant si elle dissimulait ou révélait ce qu'elle enveloppait.

Il parlait peu, mangeait encore moins, mais sa seule présence semblait infléchir l'espace, telle une ponctuation suspendue dans un récit qui, par excès de prolixité, doutait de sa propre direction. Je ne savais — et nul ne semblait le savoir davantage — s'il était peintre, poète, mystique ou tout cela à la fois. On murmurait qu'il avait séjourné dans les steppes, contemplé dans des monastères oubliés des soleils inversés dont la clarté, disait-on, ne se révélait qu'aux âmes suffisamment préparées, et qu'il ne parlait que lorsque cela en valait la peine, ce qu'il estimait, à en juger par son mutisme, d'une exigence presque inatteignable. Odelin, qui avait en horreur les obscurités feintes et les mystères complaisamment entretenus, me glissa entre deux bouchées, avec ce ton mi-rieur, mi-acrimonieux qui lui tenait lieu de jugement :

— C'est un de ces artistes qui ne produisent rien, mais dont on célèbre l'aura ; il leur suffit de fixer longuement une pierre pour que l'on se persuade qu'ils y distinguent une métaphore que nous ne saurions, nous autres, percevoir.

Et pourtant, je me sentais attiré vers Vellombre, moins par ses paroles — trop rares pour qu'on pût en tirer un quelconque éclairage — que par son silence même. Il avait, dans la retenue avec laquelle il se soustrayait à l'attention, cette élégance involontaire propre à ceux qui ne cherchent jamais à captiver et finissent néanmoins par détourner vers eux le regard, comme si l'effacement constituait, à son insu, la forme la plus subtile de présence.

Après le repas, tandis que les convives se dispersaient dans le cloître attenant avec cette lenteur cérémonieuse qu'adoptent spontanément les groupes lorsqu'ils redoutent de rompre trop brusquement l'enchantement d'une soirée, j'osai m'introduire, seul, dans l'oratoire. À peine avais-je franchi le seuil que la verrière m'apparut, non comme un simple objet d'art suspendu dans la pénombre, mais comme une présence souveraine, haute, profonde, presque flottante au cœur de l'ombre bleutée sur la densité de laquelle elle semblait régner. Elle n'illuminait pas la pièce ; elle l'habitait d'une manière si totale que l'obscurité, loin de lui résister, paraissait se plier autour d'elle pour en exalter les reflets les plus secrets.

La figure centrale échappait à toute définition immédiate : un être androgyne, ailé sans être céleste, dont la posture ambiguë, à la fois tendue vers l'ascension et retenue par une chute hésitante, était encadrée de motifs végétaux, indécis entre racines pénétrant la terre et veines diffusant une sève inconnue. Mais ce furent surtout les yeux — deux amandes d'un bleu d'outre-monde, dont la fixité n'avait rien du regard adressé mais tout de la pénétration imposée — qui me frappèrent d'une révélation intense. J'eus soudain la sensation déstabilisante que ce n'était pas moi qui contemplais l'œuvre, mais elle qui, depuis une profondeur antérieure à toute mémoire, s'appliquait à me scruter.

C'est alors que Vellombre me rejoignit, sans bruit, comme ces êtres dont la légèreté n'est pas feinte mais procède d'une longue fréquentation du silence. Il se posta à mes côtés, comme suspendu, sans prononcer un mot. Puis, après une pause si longue qu'elle parvint à se confondre avec le battement même du lieu, il murmura :

— Ce n'est pas un vitrail. C'est un piège.

Je tournai légèrement la tête, plus intrigué encore par la placidité avec laquelle il énonçait ce jugement que par le jugement lui-même.

— Un piège ? demandai-je enfin.

Il esquissa un sourire imperceptible, comme si la question, qui lui paraissait inévitable, se heurtait aux frontières étroites d'un sens qu'elle ne pouvait embrasser.

— À lumière. À la conscience : il est des vérités que l'on ne perçoit qu'à travers le trouble qu'elles suscitent en nous. Cette verrière n'éclaire pas, elle révèle ce que nous y déposons.

Je restai figé. Était-ce une provocation, un aphorisme creux, ou une de ces vérités énigmatiques dont la profondeur ne se mesure qu'avec le temps ? Avais-je affaire à un simple miroir élaboré pour que chacun y projetât ce qu'il croyait deviner dans l'autre ? non plus à une œuvre d'art, mais à un écran d'ombres éclairées par notre propre désir d'y lire davantage que ce qu'il offrait ?

Le lendemain matin, porté par une insomnie à peine dissipée, je retournai seul dans l'oratoire. La lumière, plus directe, plus crue, donnait à cet ouvrage de verre une tout autre teinte : ce qui, la veille, m'avait semblé vibrer avec mystère paraissait figé, presque décoratif. Mais l'effet persistait, autrement. Ce n'était plus la fascination du mystère, mais l'inquiétude du dévoilement. Je crus alors percevoir, avec une clarté inattendue, une pensée qui, jusqu'ici, n'avait existé en moi qu'à l'état de rumeur fugitive : peut-être que l'art, à son plus haut degré, ne cherche ni à séduire ni à transmettre, mais seulement à résister — à durer au-delà de l'impatience de nos regards.

En repartant, je retrouvai Odelin, soucieux, prêt à regagner la ville. Avec une légère ironie, il me demanda si « la lumière de la révélation m'avait touché ». Je haussai les épaules. Il soupira : « Toujours à compliquer ce qui devrait être simple. Moi, j'aime quand tout est clair. » Peut-être avait-il raison. Pourtant, quelque chose en moi s'était déplacé. Ce n'était plus tant la verrière qui m'habitait, mais ce qu'elle m'avait contraint à reconnaître : cette part intime de nous-mêmes, invisible jusqu'au jour où une lumière étrangère, un lieu sans dessein, ou un visage à peine esquissé viennent l'éclairer sans jamais la dissiper.

Je me surpris alors à penser que ce vitrail n'était pas seulement une composition artistique mais un acte de résistance contre la fugacité même du temps, une tentative de suspendre l'incessant mouvement de la mémoire, de la capturer dans une bulle fragile, aux reflets mouvants.

Pastiche n° 9 - La passion verte de Madame Verdon

Depuis que Madame Verdon avait décidé et proclamé *urbi et orbi* que Paris était devenu une ville « invivable, nauséabonde et vulgaire » aucun membre du petit clan ne se serait risqué bien entendu à contester ce dogme, ni seulement même à en tempérer quelque peu que ce soit la rigueur en suggérant par exemple, ne serait-ce que du bout des lèvres et en tremblant par avance de l'excommunication encourue ou, à tout le moins, de la rebuffade essuyée devant tout le monde, qu'en hiver on y trouvait quand-même un peu plus de distractions qu'à la campagne ou que la vie sociale -on n'avait plus le droit de dire mondaine- y était moins restreinte. À moins, bien entendu, que la Patronne, qui n'avait jamais redouté pour elle-même, ce qu'on appelle communément des contradictions, prise soudainement d'une crise d'ennui profond, ne décrète un brutal retour à Paris qui redevenait soudain pour quelques jours, la ville de tous les plaisirs, de tous les charmes, la seule du monde où l'on pouvait respirer un air vraiment chic et intelligent, admirer les beautés de l'architecture, de la mode - la vraie mode, voulait-elle dire, et non cette parodie apprise qui réglait les élégances provinciales,- etc.

D'ailleurs, cet adjectif, provincial, elle seule disposait de l'exclusif privilège de le prononcer avec toutes les subtiles nuances destinées à faire comprendre qu'elle ne le faisait pas en parisienne affectée et arrogante, et encore moins en paysanne mal dégrossie qui voudrait laver ses origines en les avouant par une imitation trop apprise et trop grossière du bon goût parisien. Et il suffisait que, enhardi par ce qu'il prenait, sinon pour une révision définitive de la loi suprême ou une amnistie générale, mais du moins pour une autorisation spéciale et temporaire de critiquer la province -il valait d'ailleurs mieux dire campagne, terme mieux accordé aux nouvelles opinions écologistes de Madame Verdon- un fidèle osât s'engouffrer dans la brèche ainsi ouverte par la Patronne et se mît lui-même, pauvre inconscient que les autres regardaient soudain avec l'admiration qu'on a pour les actes d'héroïsme dont on ne se croit pas soi-même capable et la compassion anticipée qu'on réservait jadis aux premiers chrétiens que leur persistance dans la vraie foi précipiterait inexorablement dans la fosse aux lions, à critiquer la vie rurale ou à ironiser sottement et avec un soulagement trop manifeste sur les mœurs provinciales, pour qu'il comprenne bien vite son erreur et se voit frappé pour sa témérité d'une disgrâce publique et sans appel.

Car écolo', Madame Verdon l'était devenue très sincèrement. Sa conversion, commencée pendant le confinement, s'était rapidement affermie, par des lectures, des « webinaires » puis des conférences où l'on venait masqué et en laissant consciencieusement un siège inoccupé entre deux zéloteurs de l'anti-gluten ou des énergies renouvelables. Avec l'ardeur habituelle des néophytes, mais aussi la ténacité qui la caractérisait, la puissance de son imagination et sa capacité à ingurgiter en un temps record les principes, concepts, axiomes et tous autres éléments de doctrine de sa nouvelle lubie, Madame Verdon, s'étant jeté dans cette passion, avait acquis à deux heures de Paris une belle ferme ancienne rénovée avec « goût et confort » mais dans le respect des traditions locales, comme le lui avait assuré la délicieuse personne de l'agence « Demeures d'exception » à la suite d'une visite mémorable à laquelle elle avait convoqué un détachement du petit clan, les fidèles entre les fidèles, moins pour recueillir leurs avis que pour s'assurer, en les enrôlant dans la responsabilité de cet exode auquel elle comptait bien les associer bon gré mal gré, qu'ils ne lâcheraient pas et seraient là, l'hiver au coin du feu et l'été à faire du yoga sur la terrasse, semaine après semaine. Libre à eux bien sûr, disait-elle,

de continuer à s'asphyxier de l'air de Paris, à s'empoisonner de plats cuisinés et à se rendre complices de la disparition du singe-araignée, du crocodile siamois et de l'aubépine ergot-de-coq !

Elle s'y était installée d'abord pour les week-ends et les vacances d'été, puis, progressivement, par un curieux effet d'étirement des week-ends qui par un double mais insensible glissement du samedi vers le vendredi puis le jeudi, et du dimanche soir vers le lundi puis le mardi, avait renversé l'économie des échanges hebdomadaires où l'on se forçait malgré tout, parce qu'il le fallait bien, à réserver un bref séjour de deux jours mortels à Paris.

« Vous qui êtes un homme de science, disait-elle par exemple au docteur Tétard en lui désignant Colette d'un ton de pitié autoritaire dont elle seule avait le secret, expliquez s'il vous plaît à cette jeune personne inconsciente qu'elle n'a pas six mois à vivre si elle continue à se fiche sur le nez des kilos d'octocrylène et de phénoxyéthanol ! Ah ! moi, je veux bien, ajoutait-elle, feignant la mansuétude, mais il y a tout de même des suicides plus agréables. Regardez mon mari, depuis qu'il ne mange plus toutes les cochonneries des Escoffier et des Prunier, il a rajeuni de vingt ans et je m'inquiète d'ailleurs de voir toutes les jeunesses du village lui faire les yeux doux. Mais ne proteste pas, Lucien ! hurla-t-elle soudain en se tournant vers le pauvre homme qui n'avait pourtant pas bronché, j'ai bien vu hier à l'exposition des légumes anciens que ton intérêt soudain pour le chénopode blanc avait à voir avec les yeux bleus de la jeune maraîchère que tu as bien assommée de questions pendant vingt minutes, la pauvre enfant. » Mais c'est avec Monsieur de Pontus qu'elle dut déployer tout son art de la ruse pour tenter qu'il acceptât de renoncer à ses habitudes du samedi soir où, depuis quelques mois, il s'était pris de passion pour certaines soirées secrètement organisées dans une cave du onzième arrondissement et dont Brissot, qui s'en était fait raconter la nature par le baron lui-même dans le train qui les amena de conserve un dimanche matin à la campagne Verdon, révéla les mystères antiphysiques et quasiment sataniques au docteur Tétard et à la patronne lors d'une cueillette de champignons improvisée, le même dimanche, pendant la sieste des autres membres du petit clan.

Madame Verdon pensa bien un temps aménager la grange pour y transplanter les folies nocturnes du baron mais le succès de ce projet parut trop incertain car, malgré son influence incontestée sur les organisateurs de ces hebdomadaires saturnales dont il était le principal mécène, le baron sembla très vite dans l'incapacité de transporter tout le personnel et les accessoires de ces festivités dans la ferme de la Patronne qui, par ailleurs, redouta que l'apparence de cet équipage, dont le baroque ne pouvait se trouver complètement expliqué par le principe de la biodiversité, nuisît à la cohérence de sa doctrine naturaliste et biodynamique. Elle se résigna donc à proposer au baron et à ses camarades de jeu qu'il estimerait dignes de cet honneur de les rejoindre le dimanche matin, au sortir de leur cave, pour une journée « détox et psychédélique ». Cet after rustique -on dut longuement expliquer le terme au docteur Tétard qui voulait absolument savoir, par rationalisme entêté, le détail de ce qui l'avait précédé alors qu'on s'employait, devant les dames, à évoquer avec force litotes et clins d'œil connivents, les nouvelles lubies du baron- cet after progressa, l'été venu, vers des brunchs végétariens et naturistes au bord de la piscine, formule qui flattait tout ensemble les goûts anglicistes de Colette, la passion moderne et naturopathique de la Patronne, l'hygiénisme rationaliste du docteur Tétard, le goût de l'antique du professeur Brissot dont l'autorité fut requise pour donner à ces post-bacchanales le sceau d'authenticité lacédémonienne nécessaire et, cela va

sans dire, les fondamentaux esthétiques du baron de Pontus qui retrouvait dans ces tableaux vivants de la ferme Verdon les principes du Grand-goût cultivé jadis par ses ancêtres.

Pastiche n° 10 - La falaise

Ma mère et moi quittions enfin la petite Chapelle Notre-Dame-de-la-Garde, dont les cloches charmantes tintaient dans le grand vent de la Manche et accompagnaient notre sortie de l'office lorsque je l'aperçus, entourée de ses deux sœurs, à une dizaine de mètres seulement, distance qui me fit toutefois l'effet d'une infranchissable étendue. La perspective immense qui s'ouvrit soudainement entre elle et moi me plongea dans un état proche de l'hypnose dont je tâchais de combattre de toutes mes forces l'enveloppant magnétisme.

Fort heureusement, alors qu'elle était à mon bras, on retint celui de ma mère, et tournant la tête vers la cause de notre halte, je reconnus la chevelure blonde ébouriffée par le vent de notre voisin M. de Laferrière, qui semblait déjà trop enthousiaste à la croiser, la conversation ayant à peine débuté, pour être un homme tout à fait désintéressé, ces derniers étant justement pris d'autres préoccupations auxquelles nous sommes étrangers, car, plus généralement encore, l'esprit s'accommode mal du vide et de l'ennui, s'occupant toujours à quelque intérêt, ce qui forme entre leurs interlocuteurs et eux-mêmes un abîme qu'ils doivent péniblement s'employer à combler, sans l'élan qui trahissait les énigmatiques desseins que M. de Laferrière confessait par sa volubilité et qu'il devait avoir soigneusement préparés en lui-même. Je ne pus résister, maintenant que je comprenais mieux les raisons de notre subite interruption, à tourner timidement mon attention vers celle que j'avais manquée à l'intérieur de la chapelle, à ma terrible honte. J'osais à peine la regarder et comme le peintre appuie plus ou moins sa brosse pour marquer la toile de sa matière, je passais légèrement les yeux sur elle pour laisser, de l'intensité de mon regard, le moins de traces possible, afin qu'elle ne remarquât pas que je me détournais, tendu muettement vers sa présence, d'une conversation à laquelle j'aurais raisonnablement dû participer, ce qui ne manquerait pas de trahir mon intérêt secret. J'appuyai plus fort pour comprendre ce qui l'entourait et m'aperçus ainsi que ses deux sœurs s'étaient éloignées et, ma vision balayant les alentours comme sur un spectre optique dont l'intensité centrale serait sa silhouette, je les retrouvai un peu plus loin sur le petit chemin qui allait vers Fécamp. Elle se trouvait donc seule, figure d'ombre découpée dans le grand bleu du ciel de cet après-midi de mai, comme le tabernacle secret des églises orthodoxes dont l'absence même organise toute la cérémonie, et, à la manière des officiants de ces églises dans leurs silencieux mouvements, ma pensée entraînait puis ressortait de l'insondable cénacle sans que ma conscience, ragaillardie toutefois par le mystère, n'acceptât de se figurer l'objet qui l'animait et tout autour duquel elle volait, le détournant ainsi en creux.

Sur cette falaise d'Étretat, il avait suffi du signe de main discret qu'elle m'adressait pour que je la rejoignît, ignorant désormais la distance qui m'avait tant affecté auparavant, laissant ma mère à sa conversation auprès de M. de Laferrière qui tâchait, je le comprenais malgré une écoute distraite, de se faire élire maire de la commune, et que nous nous fîmes enfin proches pour que s'éventât, sans mots, la secrète inclination que nous entretenions l'un pour l'autre, à force d'une patience studieuse de plusieurs années, balayée pourtant d'un seul coup comme le souffle du sculpteur balaie finalement les dernières poussières du marbre merveilleusement sculpté de sa création, qui ne s'était pas découverte tant qu'y demeuraient les traces imperceptibles de son ordinaire labeur. Aussitôt que nous fûmes face à face, pris entre les écumes vagissantes d'un côté des hommes, de l'autre de la mer, nous ne parvînmes pas à troubler l'apaisant silence qu'harmonisaient nos présences l'une avec l'autre.

Il demeurait toujours entre nous la distance des êtres qui connaissent en eux la déraison amoureuse, celle qui nous laisse imaginer que l'on est divinement seul à se baigner dans la douceur réconfortante des eaux pures de la pensée, que l'on agrmente volontiers de la présence magique de l'être aimé, entièrement à notre disposition, dont les formes multiples se font autant de nymphes entourant Apollon dans les peintures mythologiques de Jean-François de Troy. Car il ne suffit souvent que d'un seul point de contact entre les peaux pour réaliser, et c'est un curieux mystère de la physiologie humaine, que les volontés de deux êtres ainsi face à face, étaient accordées depuis bien avant qu'ils ne se trouvent sur le rebord d'une falaise et plus encore, cela apparaîtrait à un observateur extérieur une anecdotique évidence, qu'ils en vinssent à faire l'expérience de tels moments justement car ils n'avaient osé parler à quiconque de leur abîme intérieur. Les circonstances que l'on retenaient de la vie, qui s'installaient discrètement à notre esprit sans qu'on s'en aperçut, avant qu'elles ne se révèlent comme ayant toujours fait partie de notre décor, tels ces vases aux motifs familiers dont on découvrirait après des années l'image qu'y tracent les intrications indéfinies jusqu'alors, devraient apparaître pour ce qu'elles sont véritablement, les outils et les leviers disponibles à la grande machinerie de l'esprit pour offrir aux sens la même satisfaction qu'il se laissait aller à expérimenter dans ses alcôves secrètes, les pierres nonchalamment posées çà et là d'un jardin anglais dont on découvrirait soudainement l'ordre à travers l'apparent chaos. Mon être réalisa alors que tout ce temps il avait été mû par des mouvements qui lui échappaient et dont il comprenait qu'ils plongeaient leurs racines assoupies dans l'onde miroitante d'une image naturelle, celle de la mer tempétueuse qui venait échouer ses dernières forces sur la plage en contrebas et de la vertigineuse paroi qui y menait mon regard. Mes sens, leurs inspirations que je croyais divines, n'avaient été en fait que les véhicules d'une force qui s'était dissimulée en moi, qui s'exprimait à travers eux, et qui nous rendait solidaires victimes de leur trompeuse nature. Dès lors, les mots que je m'étais ressassés, pour ne pas abandonner au mystère du silence mon enivrante passion, à laquelle je m'étais attaché comme à une maladie, se firent vains et pire encore, si j'avais cédé à leur ambitieuse impériosité, j'en aurais réalisé sans aucun doute la majestueuse insignifiance et avec elle la mienne toute entière. Nous nous trouvions l'un avec l'autre en ce point précis et c'était la preuve, attendue sans qu'on la cherchât, de l'affection partagée, laquelle jusqu'alors nous avait retenus orgueilleusement solitaires, faute d'en avoir sous les yeux, et hors de nous-même, une expression à la hauteur.

Nous nous tenions au bord d'un précipice qui nous aurait aspirés tout à fait si nous avions manqué quelques secondes seulement à l'impératif de tension, de retenue, qui animait nos corps, préférant le goût insatisfaisant mais platement nécessaire d'un repas pris pour ne pas défaillir, mettant une sourdine aux sensations merveilleuses qu'offre parfois l'existence lorsqu'elle se déploie dans les perceptions libérées, à l'aube inconnue d'une vie nouvelle. Du moins résistions-nous à nous aventurer au-delà du Styx, trop inquiets des récits alambiqués, remplis des disgrâces et des tragédies qui s'abattent sur les téméraires qui osent passer du côté de leur désir, dont se délectent ceux qui se confortent d'être sur la bonne rive. Nous préférions y demeurer également, non sans qu'un voile de mélancolie se posât sur nos regards lorsque notre attention les portait sur la grande mer, où les voix des tristes prophètes de la raison ne portent plus, vers l'endroit de ce qui pourrait être, le territoire intérieur que l'on avait déjà aménagé pour celle que l'on désire et dont on réalise, en même temps qu'elle nous ouvre les portes du sien, comme deux enfants qui se joueraient le même tour et riraient gaiement de l'inattendue et rassurante proximité de leurs pensées, qu'il s'y trouve aussi une place pour nous.

Pastiche n° 11 - Nom de couleur

Ce matin j'ai rencontré M. de Posca place de l'Odéon. Je sais qu'il est ami avec M. de Montfort et un instant j'ai failli l'arrêter pour le lui dire, m'autorisant de cette relation commune pour me présenter à lui, mais je me souvins aussitôt qu'en réalité ma connaissance de M. de Montfort était faible, que peut-être même il ne se rappelait pas de moi, et que si M. de Posca lors d'un dîner commun avec M. de Montfort avait eu l'idée de lui indiquer notre rencontre sous son patronage virtuel, il n'aurait pas su de qui M. de Posca lui parlait, me faisant passer auprès de ce dernier pour un affabulateur. Aussi le voyant s'approcher de moi et alors que j'entamais un mouvement qui pouvait laisser penser que j'allais l'arrêter, mais changeant d'avis alors qu'il était presque à ma hauteur, je me mis à regarder intensément derrière lui, comme si mon attention toute tournée vers lui l'était en réalité vers un des inconnus marchant plus loin sur le trottoir. Je le laissai me dépasser, cachant du mieux que je pus l'émotion que je ressentais à être si près de lui, puis une fois qu'il se fût éloigné de quelques pas, je me retournai pour le suivre du regard. Sa haute silhouette qui s'éloignait en contre-jour vers le palais du Luxembourg fit soudain reparaître devant moi une silhouette ancienne que j'avais suivie pareillement du regard sur la plage de Beg-Meil, une silhouette qui s'était gravée en moi avec son odeur de pin, sa couleur bleue comme la mer, ce bleu pas certain que les gens du village appelait glaz. Malgré la beauté merveilleuse des couchers de soleil sur la mer tumultueuse de ce pays finistérien, si éloignée de celle des eaux douces des canaux de Venise pour lesquelles un mot que j'ignore existe peut-être également, cette beauté qu'un peintre cherchait en vain à figer sur la toile dans des tentatives toujours manquées, tant il est impossible de reproduire le mouvement des vagues et le souffle du vent, et même de la lumière - ce besoin pour le peintre d'essayer néanmoins et l'échec inévitable de chaque essai étant ce qu'il y a de plus émouvant dans ses tableaux -, c'est cette couleur indéfinie nommée glaz, pleine de la force, de la gravité, de la froideur splendide du ciel et de la mer de Beg-Meil qui reste ancrée en moi. Je me souviens avoir aimé apprendre ce mot breton qui ne se traduit pas en français, et qui correspondait à une couleur que je comprenais, que je voyais, avoir aimé percevoir que je portais en moi des sentiments que je ne savais pas nommer mais qui, dans certains pays étrangers ou dans des provinces éloignées ont des noms, et que les personnes qui ressentaient les mêmes sentiments que moi dans ces pays ou ces provinces, avaient l'avantage sur moi de savoir qu'ils existent puisqu'un mot les désigne - ces sentiments qu'Elstir a peint et que Vinteuil a joué -, alors que moi qui les ressens comme eux j'ignore leur existence, que j'apprendrai peut-être un jour en découvrant par hasard le mot allemand ou breton qui les désigne, et les révélera alors à moi comme une évidence, comme ce bleu ou ce vert ou ce gris qui est glaz à Beg-Meil, qui est la couleur du ciel et la couleur de la mer, et la couleur de cette silhouette à l'odeur de pin que je suivais alors du regard sans oser la suivre, qui est celle de M. de Posca place de l'Odéon ce matin, que j'aurais voulu suivre aussi mais que je ne pouvais pas, et comme l'inconnu de Beg-Meil devenu le regret d'une rencontre impossible, son absence sera l'un des grands vides de ma vie, ce vide qui n'a pas de mot pour le désigner mais qui existe en moi, et qui parfois m'étouffe, et qui m'empêche de respirer.

Pastiche n° 12 - L'hégémonie du pays de Bray sur son voisin de Caux

Là-haut, entre Neufchâtel et Forges-les-Eaux, dans les replis de la boutonnière de Bray, à la commissure d'une des cents bouches de ce fameux relief, belle bande d'argile tirant une diagonale de Beauvais à la Manche, terrain glaiseux riche en histoires quoique d'instinct plutôt taiseux, là-bas mon encre prend sa source. J'y gribouille isolé du bourg, dans une maison semblable à ses quelques voisines que j'aperçois, depuis ma fenêtre, au pied de l'église en contrebas, toutes en robe de briques rouges et tavelées de brun, toutes chapeautées d'un toit d'ardoise si noire que même le gris du ciel s'y pose en tons plus clairs. Les nues y sont, l'avouera-t-on, plus versatiles que les votants ; au bleu poudré succède en moins d'une heure un voile de cendre, au flegme des feuillages la mélopée soutenue d'un vent d'orient. Il me revient un jour où tel contraste parut d'autant plus net qu'il fut cette fois de mise : je descendais au bourg, à pied, pour l'enterrement d'un brave pays. C'était par un début d'été, comme je me rappelle descendre la rue, rue qui d'ailleurs s'appelle la route de l'Orme, à cause du l'orme à son bout qu'on dut abattre il y a deux ans et dont cinquante rameaux surgissent déjà de la jeune souche, au soulagement des riverains très chagrinés par la chute du vieux phare d'entre les champs ; je me revois rejoindre l'église un bouquet de pivoines à la main, d'énormes pivoines juste cueillies de mes parterres et rassemblées comme je le puis, c'est-à-dire mal, d'un vilain brin de ficelle.

Ainsi passé mon seuil voûté d'azur, en simple veste et tête nue, il ne fallut pas cinquante mètres pour que des gouttes fondues dieu sait d'où ne viennent rappeler l'ordre du jour, et j'arrivais au trot pour découvrir mon groupe sous cette bruine de circonstance, amassé parmi le quinconce de tombes qui font basse-cour autour de leur maîtresse noblaillonne, seulement élevée à son rang par un clocher d'ardoise et soutenue depuis toujours par de rustiques contreforts. Je déposais parmi les gerbes mon explosion de pivoines que le crachin perlait. J'espère aujourd'hui, moi l'histrion réalisant ne guère entendre le langage des fleurs, n'avoir pas trop commis d'impair en présentant au marbre un si joyeux bouquet. Et ce matelas de pétales juste agité d'un léger vibration, et le camaïeu du gravier qui s'engraisait à proportion, et les têtes argentées bien engoncées dans leurs épaules, et la chasuble du prêtre dont les gouttelettes ravivaient peu à peu le violet délavé ; tout accueillait la bruine avec égale sérénité, comme on supporte, de guerre constante et lasse, certains travers d'un être familier. Faut-il y habiter pour constater combien notre ondée reine déteint à force sur ses sujets, par cette constance tout à l'honneur et au profit des divers ordres du vivant, discrète et persistante, et peut-être aussi dans cette infime propension à la rumeur, heureusement rachetée par la cascade de fruits en résultant ; de fruits pour dire d'enfants.

Autant d'individus si proches en forme quoique d'essence si dissemblable de leurs voisins du pays de Caux, venons-y finalement, ces créatures tant rustres par leurs mœurs que leur architecture s'en trouve primitive, terrées d'au moins huit-cent au fond de leur fief de boue, de grêle et de torchis, et relégués par le Patron des Lettres sous la domination du Havre, ce bunker de mortier où vient mourir la Seine. J'y roulais l'autre fois visiter ma chère tante, établie à son grand dam près d'Yvetot et fourrée à l'année dans un bric-à-brac typique de ce peuple désordonné. Ma foi, choisit-on sa famille, pour ce que vaut encore le sang. J'avais donc les yeux rivés sur le bitume, anxieux et tremulant à l'idée de voir surgir des sillons alentour le bras crispé d'un autochtone ; car c'est ainsi, raconte-t-on par chez nous, que ces païens viennent

à la vie. Qui sait ce qui se cache dans ces bourgades dont la façade invite, incite à l'abandon le pèlerin insouciant ? Combien de malandrins s'entassent dans les noirs bosquets comme des donjons laissés au cadastre carnassier ? Sur quels tubercules torves versent-ils des litres de beurre ranci ? Plût à Dieu que je ne sois pas amené à quitter l'autoroute.

On me reçut avec une bienveillance marquée, d'aucun dirait affectée, plutôt risible lorsque l'on sait ce que vous saurez dorénavant, et j'apposais des bises, et j'acceptais un thé, tout souriant sous une cape de mépris. Ma diligente étude aura au moins prouvé comment lesdits Cachoix révéleront sans manquer cette manie des plus agaçantes, qui est de ne jamais commander d'entrée au restaurant, et cela par mesure, par sacrifice, par chasteté, pour ensuite venir picorer sans vergogne dans celle de leur neveu. Voilà toute leur nature, indécise et sans-gêne. J'avouerai cependant, magnanime comme nous le sommes, n'avoir pas mal mangé. Rescapé à mon propre étonnement, je quittais cet enfer à pédale abattue, me signant tous les kilomètres, accélérant jusqu'à franchir la herse de crachin protectrice.

Maintenant, tant pour ne pas sembler chauvin que mettre au jour une antithèse que l'on devra trouver révélatrice, le pays d'après celui de Caux, le Cotentin, intrépide avancée dans les flots qui doit bien être le shako de l'Europe si l'Italie en est la botte, ce précieux Cotentin qui n'est pas à cent bornes du pays de Bray et où débute la Basse-Normandie, contrée somme toute lointaine où chaque brayon a des cousins qui ne le sont pas moins, lointains ; jardin de moines coquins bien repus d'huîtres et de boudin de la Trappe, province charmeuse et verdoyante, sans doute la véritable marche de l'ouest que délimite une longue forêt d'où nous parvient l'odeur de crêpes aux airs de lune et le gazouillis de fées gracieusement dentelées ; eh bien, contre toute attente, le Cotentin m'est assez sympathique. Combien j'irais souvent ! ne fût le désert de convenances nous séparant.

Les gens du pays de Caux embrasseront-ils un jour les bases du vivre-ensemble ; en commençant par endiguer les pourtours fluctuants, capricieux et mordants de pareille tare identitaire ? En attendant, chacun à son enclos, et les blondes, les rousses et les brunes, comme on surnomme ici les diverses races de vaches, seront enfin et bien gardées.

Pastiche n° 13 – Qui M Qui ?

Pour faire partie du « petit noyau », du « petit groupe », du « petit clan » du duc et de la duchesse de D., une condition était suffisante mais elle était nécessaire : il fallait adhérer tacitement à un Credo dont un des articles était qu'il ne fallait faire aucun name dropping, sous peine d'être exclu.

Cela servait la politique d'intégration socio-aristocratique de la duchesse qui voulait éviter à tout prix que le nom inélégant de son premier mari soit prononcé et surtout que soit répétée l'erreur suprême ayant guidé ce premier mariage, à savoir : dire qui hait qui.

Ainsi, lorsqu'il fut question du concours de pastiches 2026, les conversations qui s'y tinrent donnèrent quelque chose comme :

“ Pensez-vous que P.M. y participera cette année ? ”

“ Vous voulez dire M. P. ? Mais pourquoi se pasticherait-il lui-même ? ”

“ Mais qui M. P. ? ” fut-il ajouté par quelqu'un semblant là jouer sur la phonétique.

Et tout était de cet ordre ... À tel point que plus personne ne comprenait plus rien, ne comprenait plus qui était qui, toutes les confusions (en un seul mot) devenaient permises, d'autant plus que se mêlait à tout cela un autre M. P possible., académicien de surcroît, “ mais de quelle académie parle-t-on là encore ? ” s'arrachaient les cheveux les plus malhabiles à remplir les conditions imposées par Mme de D., puisque française ou Goncourt pouvaient chacune se targuer respectivement des deux M. P. - et d'ailleurs un jour, l'un des deux, à qui l'autre disait qu'on pourrait les confondre, avait très justement répondu : “ D'initiales seulement ! ”

Or, la lettre D. vint soudain brouiller les pistes quand on apprit, ou réapprit c'est selon, qu'autour de Mme D. avait gravité un certain M. D., non en tant que laudateur mais plutôt en tant que délateur, et il en allait de même pour Mme de D. qu'il fustigeait constamment en reprenant ambigument et à son compte la question phonétique : “ Mais qui M. D. ? ”

Le concours allait-il permettre de le savoir car depuis la fin de la guerre patronné par Mme D. mais organisé chez Mme de D. il servait ainsi de jauge à la popularité de l'une comme à l'impopularité de l'autre et l'ambiguïté continuait à régner quant à l'exacte attribution de ces deux antonymes.

Contre toute attente (vraiment ?), M. de Charlus voulut s'en mêler, arguant que son prénom contenait les lettres fatidiques (“ Lesquelles ? ” s'écrièrent ceux qui s'arrachaient les cheveux quelques lignes plus haut), sa sœur Marie de Marsantes quant à elle s'enorgueillissait du double M. , jusqu'à la comtesse Molé qui, toujours à la traîne et en recherche d'imitation des véritables grandes dames, disait que si on l'appelait Mme Molé (M.M.) cela lui suffisait amplement .

« C'est ce qu'on appelle la simplicité de Mme Molé », se contenta de commenter Mme de Guermantes en levant les yeux au ciel, ne faisant d'ailleurs que nous resservir le même propos agacé qu'elle avait tenu à M. Swann au sujet d'une histoire d'enveloppe surdimensionnée, de carte et d'heure de visite.

En attendant, M.P. M... ?

Pastiche n° 14 - À la recherche du taon perdu

Quoique, ce matin-là, mon visage, s'enfonçant dans la douceur moelleuse de l'oreiller, je susse déjà, en suivant des yeux l'éclat incertain d'un rayon de lumière qui s'insinuait timidement sous le grand rideau de la chambre, que le ciel était clair, et que, par-delà la fenêtre, le monde s'ouvrait à la clarté d'un rutilant soleil, je ne pouvais me décider à me lever, tant la fatigue persistante que j'avais ressentie la veille, lors de ma longue et languissante promenade à travers le jardin du Luxembourg, continuait à peser sur moi, à m'accabler, à me retenir dans cette torpeur délicieuse où l'on se sent encore un peu suspendu entre la nuit et le jour. C'est alors, en enlaçant l'oreiller comme pour m'y fondre entièrement, ainsi qu'il m'arrivait si souvent de le faire à Combray, après que je me fusse couché de bonne heure, et en sentant contre ma joue l'empreinte tiède de son tissu moelleux que je reconnus, par une soudaineté presque brutale la voix d'Albertine — elle était venue, depuis notre retour de Balbec, habiter avec moi à Paris — qui résonnait dans la chambre située à une vingtaine de pas de la mienne, et qui hurlait, d'une façon si désespérée qu'elle me fit frissonner : " Elle a disparu !"

Sans crier gare, Albertine entra dans la chambre, en chemise de nuit, les joues agitées d'une pâleur trouble, son regard, large et affolé, parcourant la pièce avec la nervosité d'une petite hirondelle cherchant une issue dans une cage où elle est retenue prisonnière. Tout en tenant contre elle la boîte de maroquin rouge où elle rangeait ses bijoux, et dont les angles légèrement usés trahissaient les innombrables manipulations de ses mains délicates et passionnées, je songeai à toutes ces fois où je l'avais vue, penchée sur ces bijoux de pacotille — ainsi les appelait-elle sur un ton amusé — les examiner avec un mélange d'attention fébrile et de plaisir secret, comme si, dans la contemplation minutieuse de ces objets, se dissolvait une part de son âme ou, du moins, un plaisir presque mystique, que je pouvais à peine imaginer.

— Quelqu'un me l'a volée ! — ajouta-t-elle, et tandis qu'une moue se dessinait sur son visage, creusant une fossette dans sa joue qui me la rendait irrésistible, je lui demandai de quoi elle voulait bien parler. Elle leva vers moi un regard où l'impatience, à peine contenue, faisait briller une lueur presque humide, comme si l'agacement, chez elle, prenait toujours la forme d'une sensibilité exacerbée. Elle me répondit : "Ma broche en forme de taon ! Vous savez bien, je vous l'ai montrée un jour !" Albertine, il est vrai, m'avait fait découvrir cette broche où l'exactitude presque obsessionnelle de l'orfèvre avait fixé dans le métal la présence minuscule d'un taon; et pourtant, si infime que fût la figure de ce petit animal vorace, elle m'avait retenu, fasciné, non tant par sa perfection matérielle que par cette façon singulière qu'ont parfois les objets de condenser, dans le scintillement d'un détail, tout un univers de curiosité et de beauté. Aussi je sus, avant même qu'Albertine n'eût repris la parole, que l'affaire ne serait pas de celles qu'on relègue dans la catégorie des incidents insignifiants. Je le compris à une imperceptible crispation de sa nuque, à cette manière qu'avait sa respiration de se raccourcir comme si chaque souffle lui coûtait un léger effort, et même à la façon — que j'avais souvent observée chez elle dans les moments où un trouble secret l'agitait — dont son doigt tapotait nerveusement l'accoudoir du fauteuil, comme si ce geste, par une sorte de superstition intime qu'elle seule eût pu expliquer, devait suffire à faire reparaitre l'objet disparu, et qu'en cet instant sa contrariété, malgré les mots encore tus, s'imposait à moi avec la force d'une évidence.

— Si la broche n'est plus dans la boîte, c'est que vous l'avez posée quelque part, sans doute... répondis-je, sans prévoir que cette remarque faite avec une certaine pointe d'innocence dans la voix, Albertine, autoritaire à l'excès, et que la moindre contrariété jetait souvent dans des colères folles, déconcertantes de brutalité, mais qu'elle savait faire oublier par cette grâce féline et enveloppante d'une indéfinissable sensualité, ne s'emporterait pas contre moi ce matin-là, me priant bien au contraire — ses lèvres roses et bien dessinées s'avancant pour former une moue légère, comme si elle disait : «C'est une tragédie que la disparition de ce bijou ! Aidez-moi à retrouver cette pure merveille ! » - , à ce que, tels deux explorateurs qui voyagent très loin et que nous écoutons, à leur retour, sans les croire, évoquer leurs découvertes fabuleuses, nous partions tous deux à la recherche de cette broche précieuse.

Je me laissai emporter par Albertine, dont la tristesse, je le voyais bien me rappelait la détresse de Mathilde Loisel dans *La Parure*, mais avec cette nuance — que la nouvelle de Maupassant n'offrait pas — que nous pouvions espérer un dénouement heureux, que la recherche n'était pas vaine, et que ce petit insecte sculpté dans la broche ne resterait pas pour toujours invisible à nos yeux. Et tandis que nous parcourions le salon, soulevant le canapé et les deux fauteuils près de la fenêtre avec une énergie presque convulsive, un souvenir surgit, celui d'une soirée chez la duchesse de Guermantes, bien étrange soirée où le collier de perles que la maîtresse de maison portait au cou, ce soir-là, s'était détaché, dans l'ivresse d'une danse précipitée au bras de son époux, pour se briser en mille perles sur le parquet. Je revois encore, comme à travers une buée légère qui, déposée par les années, adoucit certains détails, en efface d'autres, le moment fatal où la parure céda. Ce fut un bruit presque imperceptible, un soupir cristallin plutôt qu'une chute, et pourtant il suffit à suspendre le mouvement de la danse, à figer un sourire sur les lèvres de la duchesse, à faire taire toutes les conversations qui, jusque-là, bruissaient comme un feu de brindilles. Les perles roulèrent, rebondissant sur le parquet ciré, se réfugiant sous les fauteuils, s'éparpillant jusqu'aux plis des tentures. Alors chaque invité, surpris et amusé, se pencha, s'agenouilla presque, ramassant les petites perles avec une attention semblable à la nôtre, mais sans doute sans le même sens du drame, sans la même conscience de l'intimité fragile et fugace de ces éclats nacrés. Mais tandis qu'ils riaient de cet incident charmant, pour moi chaque perle retrouvée semblait contenir une minute perdue, un éclat de cette soirée que je savais déjà ne pouvoir retenir tout entière. Et lorsque je remis dans la paume de la duchesse ce trésor recomposé, je sentis que ce collier, désormais imparfait malgré son apparente reconstitution, figurait l'image même de nos instants : précieux, désirés, mais toujours menacés de se disperser au moindre faux mouvement. Ce souvenir, flottant entre moi et le tumulte de l'appartement, se mêlait aux mouvements frénétiques d'Albertine, qui, emportée dans un tourbillon de gestes saccadés, semblait déployer autour d'elle un espace où le temps et la réalité se pliaient à la logique de sa recherche, et je compris alors que ma faiblesse physique, ma santé fragile, ne pourraient longtemps résister à cette énergie dévastatrice, à ce besoin presque vital de retrouver le petit bijou. Je m'assis, sentant mes forces m'abandonner, et Albertine, me voyant immobile, réprimanda doucement mon inertie.

— Je suis fatigué, murmurai-je, et aussitôt elle s'arrêta net devant moi, et je vis, dans le léger tremblement de ses narines, dans la crispation soudaine de ses mains que l'indulgence dont elle avait jusque-là enveloppé ma lassitude venait de céder, comme avait cédé autrefois le collier de perles de la duchesse de Guermantes. J'étais assis, incapable de dissimuler davantage l'épuisement qui m'écrasait ; mes épaules s'affaissaient, mes yeux se perdaient dans une fixité vague, et je n'avais même plus la force de feindre l'attention que réclamaient ses paroles. Je

restais là, immobile, tandis qu'Albertine, agenouillée sur le parquet, reprenait sa recherche. La lumière filtrant à travers les rideaux caressait son dos et glissait sur sa chemise de nuit qui, s'étirant avec ses mouvements, dessinait la délicatesse de ses formes. Il y avait dans cette inclinaison un mélange de grâce et de fragilité qui me captivait, comme si chaque geste était un accord parfait dans une musique silencieuse, faite pour éveiller les sens. Je ne pouvais détacher mes yeux de cette courbe, de cette ligne que le tissu de la chemise de nuit soulignait avec une insistance discrète, et je sentais en moi une tension à la fois douce et électrique, un désir presque spirituel. Puis, soudain, Albertine se retourna, et ce simple mouvement, si naturel et si brusque, me fit éprouver une sorte de vertige. L'échancrure de sa chemise de nuit laissait deviner, sans rien dévoiler de trop précis, le galbe délicat de ses seins, et cette vision subite eut le pouvoir de ramener à la surface de ma mémoire le souvenir d'un soir où, à l'heure du coucher, j'avais entrouvert sa chemise avec cette précaution tremblante qu'on réserve aux choses sacrées. Alors, sous mes doigts encore intimidés, ses seins étaient apparus, dévoilés avec une pudeur offerte, si haut portés et d'une rondeur si parfaite qu'ils semblaient moins appartenir à la continuité naturelle de son corps que s'être épanouis là, à l'abri de tout regard, tels deux fruits délicats longuement mûris au soleil. En les revoyant ainsi, par le simple jeu d'une inclinaison de son corps, je retrouvais non seulement l'image mais l'émotion même de ce moment : la surprise silencieuse, l'émerveillement presque enfantin, la sensation que tout son être, dans sa douceur et sa fraîcheur, se concentrait en ces deux formes parfaites, mûries non par le temps mais par quelque secret de la nature qui lui était propre. Et tandis qu'Albertine, ignorante de l'orage intérieur qu'elle soulevait, relevait la tête vers moi, je demeurai suspendu entre le présent et ce souvenir revenu avec une précision presque trop vive — comme si le passé, jaloux de la scène qui s'offrait à moi, se rappelait d'une seule image et d'un seul frémissement.

— Vous ne m'aidez pas beaucoup, dit-elle enfin, d'une voix basse mais dure.

Alors, voyant que je demeurais immobile, comme assoupi dans une fatigue dont je ne cherchais même plus à dissimuler le poids, elle laissa échapper un léger mouvement d'impatience, redressa la tête, ajusta d'un geste machinal la mèche de cheveux qui lui tombait sur le front, puis, sans un mot, se remit à la recherche de la broche. Je la suivis des yeux tandis qu'elle soulevait les pans des tentures, inspectait l'ombre sous les fauteuils, glissait sa main fine le long des boiseries, avec une minutie entêtée qui semblait vouloir rattraper à elle seule ce que mon inertie abandonnait. De temps à autre, elle se redressait, les yeux brillants d'une tension contenue, et me regardait comme pour mesurer l'étendue de mon absence. Puis, sans commentaire, elle se lançait à nouveau, patiente, obstinée, presque fiévreuse, avec cette agitation fascinante et vertigineuse qui semblait être à la fois la marque la plus profonde de son caractère et la plus douloureuse des sollicitations qu'elle m'adressait sans le vouloir, à la recherche de l'incalculable bijou perdu, persuadée sans doute que sa récupération, adviendrait enfin, dans un instant unique et presque sacré où, sortant d'un repli du tapis ou du refuge obscur d'une tenture, apparaîtrait soudain, minuscule, brillant, intact, le taon retrouvé.

catégorie moins de 25 ans

Pastiche n° 15 – Albertine dérobée à l'opacité

Il ne subsistait rien de moi-même à mesure que vous me croyiez vôtre. Vous étreigniez ce pinceau par lequel ma personne, digne d'en être peinte, ne l'était pas de peindre à son tour, et par le tracé duquel, disiez-vous, mes traits fuyants cesseraient de l'être une fois immobilisés sur la surface tendue de lin d'une toile, où, au lieu qu'y apparût mon portrait figurait le vôtre s'attelant à me peindre. Vous voyiez, au lieu de moi, vous-même me voyant. Vous vous mépreniez sur votre propre regard, que vous situiez en cette auréole, qui vous englobait en fait autant qu'elle m'encerclait, d'où vous croyiez discerner, à la lisière de votre propre halo, ce que j'étais de façon indépendante de vous. Or, ce que vous figuriez être ma personne telle que vous la tissiez n'était que ce que, de moi, votre regard avait élaboré seul. Vous ne me voyiez pas. Vous vous voyiez en moi. Mon visage sur cette toile profilé, par l'émotion que vous eurent procuré ses contours, se dérobait à l'acuité presque palpable que vous en aviez lorsque vous vous en souveniez, celle-là même par laquelle il se découpait, d'un teint rosé, sur la digue ensablée de Combray, car ne s'était-il pas arrêté là-bas où nous nous étions quittés, suspendu dans votre perception, désormais ensevelie sous le sentiment, mais s'enflait, se dilatait, se gorgeait encore des résonances d'après-coup qu'il vous a laissées, plutôt qu'aux traits, désormais flous, qui les eurent provoqués, devenus, ceux-là, vagues et chamarrés, puisqu'entremêlés dans les méandres du sentiment venant successivement ternir ou embellir, un portrait dont la netteté eût été ferme s'il n'en était pas transfiguré par des projections imaginaires ou des souvenirs, deuils ou lueurs d'espoirs, fait par vous, qui amplifiaient mon portrait de paysage en lesquels il ne fut pas, de mirages entrevus par vous dont la transposition sur mon visage déborde abondamment de ces fugitifs moments où nos regards se furent traversés, lorsque cousus par la même trame d'instant, nous nous vîmes, vous m'enveloppiez de tout ce qu'en mon absence mon être occupait en vous. De sorte que ce portrait que vous vous figuriez me ressembler n'était que le reflet de votre propre émotion se donnant pour mon visage. Ma personne rendue fictive, conçue de toutes pièces par vos capricieuses divagations, qu'à moi, tel que, détaché de vous, j'étais, vous ajoutiez, et qui, sans celles-ci, ne vous eût pas suffi, se muait en vous, sans même, pour autant, qu'en moi le soupçon que vous me pensiez n'affleurât. Moi qui fus à jamais en vous, faute d'en avoir senti le frémissement, n'aurais jamais su que je l'eusse été. Quelle opacité que celle des pensées dont jamais personne d'autre que celui en qui elles se déployaient ne connaît l'aspect ! Comment aurais-je su que, de cette réclusion fictive de ma personne recelée en vous, dont j'ignorais jusqu'à l'existence, en naîtrait une de réelle ? Vous imprégniez sur cette toile mon être, pourtant retranché derrière celle-ci, soustrait même à votre regard, où je ne vous appartenais plus qu'en qualité d'effigie, de ce que vous projetiez que j'étais, jusqu'à ce qu'un coup d'œil de travers, trahissant mon travers, esquissé de ma seule volonté, échappât à ma représentation entoilée. Vous remarquâtes celui-ci par vos yeux d'ordinaire rivés à l'image que vous croyiez mienne, en dévièrent leur sillage pour venir s'échouer sur mon être posé tel un modèle face à vous, simple apparence, et voir que, plaquée sur ma pupille, des silhouettes qu'elle reflétait, une autre que la vôtre l'était. Vous n'en aperceviez que l'ondoiement de lignes incertaines dont vous déduisiez qu'elles appartenaient à une femme, d'une gomorrhéenne même, doutiez-vous, à raison, puisqu'à celle-ci, avec laquelle je vous trompais, s'adressait mon regard oblique, où se réfractait celui de cet autre et du point de mire duquel il réaffluait jusqu'à moi en se dérobant à votre champ de vue - ainsi qu'il en va de toute pensée, comme votre regard rivé sur la toile, se constitue en un monde clos et, telle votre image de moi, échoue, demeurée emmurée en elle-même, du monde matériel

peuplé d'autres pensées, à en infléchir le cours. Obligée à sortir d'elle-même pour étendre son emprise d'elle seule, tout comme votre regard dut s'arracher à sa représentation entoillée, image de moi faite à votre image, pour que celle-ci me substituât, vous résolûtes d'abolir le décalage aperçu le temps d'un instant entre ce que vous pensiez que j'étais, plaquée sur la toile, et ce que, derrière elle, j'étais réellement, et me tîntes dès lors recluse sous les parois de votre chambre, telle que je l'étais déjà en vous, modulable à votre gré, jusqu'à ce qu'à chaque fois vous vous heurtiez à l'évidence qu'inmodulable j'étais et, par là, fuyante à votre possession qui, malgré sa volonté d'omniscience, laissait béer ces angles morts dont celle-ci vous éludait la vue, constituant toutes autant de preuves qu'une autre vie que celle que vous croyiez abriter existait. De là-bas, statué face à votre toile, d'un fougueux tracé, vous circonsciriez ma forme dans un galbe par trop étroit pour que, muable tel que j'étais, je m'y tinsse. Échouant sans cesse à rendre inamovible l'instable contour, aux arêtes fuyantes, de ma silhouette, vous désespériez, laissiez choir votre pinceau, accouriez à moi et, d'un geste que vous vouliez indulgent, touchiez une main qui, au lieu d'être la mienne, s'avérait en être une autre, soudée en une étreinte avec la mienne, dans les doigts déjà entrelacés desquels vous tentiez en vain d'agréger les vôtres, buttant toujours contre nos deux mains formant pour vous une geôle d'amour scellée, que vous renonciez, résigné, à pénétrer, puis en remontiez peu à peu la tige du bras leur étant attendant, glissiez, glissiez encore, jusqu'à heurter cet autre corps de femme dont, translucide sur ma pupille, un instant plus tôt, devant votre toile, vous aviez surpris subrepticement la forme, à peine reflétée alors, personnifiée maintenant en une chair palpable qu'à votre insu le cadre dressé devant vous vous dissimulait l'existence. C'était elle, flagrante preuve d'une irréductible vie, échappée de votre pinceau, à celle se déployant sur votre toile, aussitôt surprise par vous qu'évanescence, s'enfuit de votre rayon qui, de sa jalouse lumière, l'avait dénoncée, en emportant ce que vous ne pensiez pas que quelqu'un d'autre que vous pût jamais éveiller en moi. Bien que partie, le regard languissant que je lui avais adressé, et qu'avant elle vous pensiez vous être destiné, à chaque fois que mes yeux, tels qu'empreints d'elle ils étaient, se ravivaient, vous l'interprétiez comme son retour, du moins comme un appel à son retour, possible, et, prévenant cette éventualité, vous décidiez, encouragé par votre jalousie, d'ériger, délaissant la toile, dans votre chambre, demeure à mes côtés. Vous vous retrouviez nez à nez avec moi, et l'autre, partie, demeurée tel un songe pourtant, avec moi seule dans votre chambre close. De mes gestes, de mes réflexions dont la portée symbolique, une fois leur amplitude saisie, déjouait l'étroitesse de votre volonté insufflée, vous supputiez l'infidélité qu'une pensée seule, pour les déductions inquiètes de votre jalousie, suffisait à accuser. Mais à force d'épier scrupuleusement tous mes faits et gestes, de ceux-là vous ne dédoubliez plus de fictifs, parce que plus aucun de ces derniers ne pouvait sourdre, relevant de ce qui s'en échappe, de ma captivité portée à ce paroxysme exacerbé d'où, désormais, de ma volonté tarie, rien n'émanait plus. Vous ne pouviez plus puiser de moi ce par quoi, à vous, vous échapperait et constituerait l'imaginaire, ne pouvant plus désirer, tel que vous le faisiez derrière la toile, ce que vous vous retrouviez à posséder, aboutissant à ce à quoi vous aspiriez, vous nourrissant alors d'un manque qui, assouvi maintenant, vous inspirait de l'ennui. De moi, objectivement à vos côtés, rien ne subsistait de vous, tel que vous étiez engainé par tout l'imaginaire associé à ma personne, en moi. Lorsque je partais, à mon être absent vous pouviez, de votre subjectivité, à nouveau m'envelopper. Derrière la toile, je fuyais, tandis que devant moi, me possédant dans votre chambre, se tarissait votre imaginaire, privé de la fuite où il se nourrissait. Cela vous manquait que je vous manquasse. Vous retourniez alors, pour me redésirer, derrière la toile, oscillant ainsi, en un perpétuel recommencement, entre ma présence, de laquelle vous vous ennuyiez car vous baigniez en elle, acquise plutôt qu'à

construire intérieurement, et mon absence qui vous recréait. Mais étant côte à côte parfois, souvent même depuis le moment où les parois de votre chambre s'étaient transplantées à ma peau, n'affleurait même pas à votre conscience ma beauté ni celle du monde, de la peau desquels l'ennui dégrafait toute appropriation subjective. Mon image - de laquelle vous ne vous souciez pas de ce qu'elle disait, mais de ce qu'elle était, et de savoir si ce que vous projetiez en elle, elle pouvait le recevoir- supplantait ma personne, en laquelle vous vouliez voir la trace sensible, tangible, que vous existiez quand, seul, vous pensiez à moi. Ça allait être pour vous ma perte, non une perte pour moi, en ce que je n'envisageais pas de me tuer, mais que je mourusse en vous seul, en m'échappant, et que vous fussiez, par ma fuite, tué. Et si l'univers que vous aviez bâti autour de moi ne reposait que sur l'illusion que je fusse vôtre, et que, à cet égard, pour vous en assurer, vous employiez tout votre être afin que nous devenions, vous et moi, indissociables, mon être, auquel jamais plus vous n'aurez d'emprise, en lequel vous aviez logé le vôtre, lui, véritable, amènerait à ce que la dissolution de l'idée que vous vous étiez faite de moi vous fît mourir à vous-même.

Pastiche n° 16 - À la Recherche de la réflexion perdue

L'autre soir chez Madame de Guermantes, enjoins comme à l'accoutumé au sein du VIII^{ème} arrondissement Parisien à une soirée caractéristique pour tous les amateurs de littérature ; nous échangeons sur l'impétuosité de nos existences ainsi que sur les altérations de la société ; en effet peut-être pensions nous inconsciemment ou non d'ailleurs, qu'une révolution pouvait être à l'œuvre ; autant culturelle que sociale, bien que les deux soient liées. À ce titre, je ne veux rien révéler ici, je ne veux pas laisser paraître de soi-disant mauvais présages, Monsieur De Sainte-Beuve saurait sans trop de doute m'en tenir rigueur ... Donc, pour donner suite au repas vint cette conversation qui, je dois l'avouer, m'a quelque peu perturbé ; si grand fervent de littérature et de bons mots, comment laisser transparaître à travers ma plume mon émoi lorsque l'on m'a appris l'existence nouvelle d'un être indescriptible faisant à notre place tout ce que l'on désire ; l'écriture semblant donc en danger face à ce malin, cette personnification de la perte lente de notre réflexion. Tout faire, en effet mais comment ; je ne saurais le dire ne le sachant point moi-même ; mais de ce fait il est possible de l'imaginer ; très certainement que d'ici quelques temps peu d'entre nous ou peu d'entre vous, si jamais ce malin ne me vole point mes écrits ; oui en effet peut-être que vous, personnalités de quelques décennies ou siècles, vous aurez entre vos mains mon écrit, mon esprit ; aussi vous aurez une partie de mon âme, qui, malin ou non, ne sera volé par personne. Il est certain donc que ce malin, celui qui se pense tout puissant alors qu'il n'est point doté de sentiment car il n'est qu'artificiel ; s'immisce dans tous les cerveaux sans laisser la moindre possibilité de réflexion propre ; mais alors comment se porteront les arts et la littérature ; ces activités si fines de l'esprit qui élèvent l'homme plus que toutes autres. Je crains, mais j'espère être en tort ; qu'apparaisse un jour la tristesse réflexive, là où tout sera dénué de sens et de vie, car c'est cela qui façonne la beauté de nos activités réflexives, la pleine compréhension de nos actes liée intimement avec nos êtres.

Que dire, que penser, comment réagir et comment se positionner, tant d'adeptes sont, apparemment, déjà parmi nous ; il m'est impossible de contenir ma déception ; qui, j'en suis certain apparaît telle la révélation unique de mon attachement à la grandeur des mots. Loin de moi l'idée de me faire le porte-drapeau d'une cause culturelle en voie d'expansion mais mon esprit alerte, sensible au beau et à la vérité, ne peut contenir son désespoir et sa rage silencieuse et imagée ; cette vérité, le miroir de l'esprit humain, cette vérité, un mot si fort, un mot éthique qui relie nos pensées, ne peut se déployer à travers une création faussée. De ce fait c'est l'esthète en ma personne qui désire une simple réflexion à échelle personnelle, ne demandant rien si ce n'est une prise de recul me semblant nécessaire.

Il m'apparaît bien trop compliqué de clore avec un dénouement optimiste ; ce dernier me semblant quelque peu impossible à conscientiser ; dans mon être naît une certaine incompréhension qui, un jour ou l'autre, nourrira certainement en moi par l'intermédiaire d'une révolte culturelle.

Pastiche n° 17 - Malheur aux dormeurs

Il faisait froid dehors, d'un froid hivernal et sec qui nous fait nous sentir nu malgré tout ce que l'on porte, qui s'insinue dans le corps comme une pensée persistante, tous nos sens se trouvant alors éveillés dans le seul et unique but de chercher à nous réchauffer, dans un instinct de survie qui semble être le dernier. Les joues roses et brûlantes, le souffle court, j'attendais avec les autres l'appel du professeur, singulièrement plus sage qu'à l'accoutumée, car pour tenir face à ce froid qui nous brûlait la peau, nous avions tacitement décidé de nous coller les uns contre les autres. Nous posions notre regard sur l'immense porte de l'école, qui semblait se dresser devant nous comme un obstacle à la source de chaleur la plus pure qui s'en trouvait éclipsée, dérobée à nos yeux. Les trente et un petits écoliers qui composaient ma classe se tenaient là, sans un mot, se frottant les mains à travers leurs vieilles mitaines, cherchant désespérément, à travers leur caractère exemplaire, à ce que le maître décide d'ouvrir plus tôt les portes de ce paradis qui nous semblait inaccessible, tant pis si la récréation, anciennement rituel sacré, se trouvait abrégée de quelques minutes. Bientôt, notre professeur, figure d'autorité suprême et duc de ce domaine qu'était l'école publique de Combray, annoncerait la libération de nos corps, emmitouflés dans des enchevêtrements de textiles tous plus chauds les uns que les autres. De l'autre côté de notre prison ouverte, pouvait se distinguer très nettement, à travers le verre, la silhouette de M. Thomas, parlant à une autre personne. Ainsi, il ne nous avait pas vu, et il faudrait attendre encore plusieurs minutes dans ce froid. Finalement, un bref regard vers ses élèves permit la libération des petites têtes blondes, presque disparues sous leurs bonnets.

Il ouvrit la porte, nous invita à rentrer dans la salle de classe, brûlant bien moins du désir de connaissances que de celui, plus immédiat, plus impérieux, de nous réchauffer enfin. Le froid avait pourtant réussi à se cacher dans nos manteaux, et ainsi, malgré la chaleur de la pièce, se montrait à la vue de tous sur les lunettes remplies de buées, au creux des doigts engourdis des jeunes élèves qui sortaient déjà un crayon, espérant ne pas devoir commencer à écrire trop vite, pour laisser à leur doigt le temps de se reposer à la suite de l'épreuve qu'ils venaient d'éprouver. En arrivant dans la classe, la chaleur m'enveloppa aussitôt, non pas comme un soulagement immédiat, mais comme une promesse lente, progressive, presque capricieuse. Les plus chanceux d'entre nous s'installèrent sur le côté, collant leurs chaussures à la chaleur des radiateurs, comme si ce contact pouvait leur restituer une part de leur vitalité perdue. Malgré le froid et l'hiver, le soleil était présent. Lui aussi avait l'air de vouloir se réfugier dans la classe. Ses rayons, tièdes, frappaient avec obstination les vitres de notre salle, s'y brisant doucement avant de venir s'étendre sur nos tables, comme s'il cherchait, comme tous les enfants, une place où se reposer près du chauffage, sa propre chaleur ne lui suffisant pas.

M. Thomas présenta l'homme comme un intervenant. Il nous transmettait différentes interprétations de l'éthique de la paix à travers le passage du Sermon sur la Montagne, à la suite des récentes guerres ayant ébranlé l'Europe. Debout, immobile face à son petit pupitre en bois, il fixait ses feuilles, griffonnées de notes, auxquelles il semblait être attaché comme son plus grand trésor, n'en détachant jamais ses yeux. À côté de lui était posé un petit verre d'eau, qui se trouvait être la seule cause dans cette pièce capable de le couper dans son monologue. Ainsi, il s'arrêtait, se grattait la gorge tout en déglutissant, buvait et reprenait, de ce ton monotone qui lui correspondait. Notre professeur avait été très clair dès le départ, à travers un

sermon : soyez respectueux, prenez des notes ; mais surtout, écoutez attentivement. Installé derrière un large bureau, surélevé par l'estrade, il dominait la salle entière, offert aux regards comme une figure d'autorité et de savoirs indiscutables. Sous ses lunettes, fine courbe de fer entourant délicatement deux verres imposants et épais, ses yeux, tels des sentinelles, nous voyaient tous, face à face. Cette place stratégique était ainsi la plus grande force de M. Thomas pour faire régner l'ordre et la discipline dans sa classe, mais inversement, sur son piédestal, tout le monde pouvait l'observer, en faisant par la même occasion sa plus grande faiblesse.

Tandis que l'intervenant continuait son exposé, dont lui seul était passionné, mon esprit se détachait lentement de ses paroles, malgré toute la force dont j'usais pour en suivre le fil d'Ariane, pour se concentrer sur des sensations infiniment plus présentes. La chaleur coupable de ce rayon de soleil inondait mon corps, une fatigue douce et tendre accompagnant bien souvent l'hiver et ses journées courtes rendait l'exécution de chaque geste quotidien beaucoup plus lourde, difficile et consciente. Quel bonheur étrange que celui de poser la plume sur le papier, et de sentir aussitôt qu'elle devient moins lourde, comme si le poids se transférait à la feuille, permettant ainsi à ma main de se reposer, tout comme à mes yeux. Je les fermais presque malgré moi, aussitôt après avoir déposé mon stylo si pesant, et je sentais alors les vagues de Balbec se former dans mon esprit, lentes, fines et régulières, me berçant tendrement comme une mer intérieure qui m'invitait à m'allonger sur ma table et à m'y abandonner tout entier. Et pourtant, bien malgré moi, au fond de cette enveloppe corporelle qui me semblait tout d'un coup trop grande, telle une couverture dans laquelle j'aurais pu m'emmitoufler pour ne plus jamais me réveiller, une petite voix me criait, faiblement, de me ressaisir. Au travers d'un frisson de froid, le corps ne s'habituant jamais vraiment à la température de cette salle de classe, encore troublé par l'épreuve qu'il avait précédemment traversée, je luttais contre cette bouche pâteuse, prête à se perdre dans les méandres du sommeil. Avec une force qui me sembla presque surhumaine, je relevai mes paupières, redressai la tête, bien que mon coude la tînt toujours, et levai les yeux de mes feuilles à carreaux où seul le titre de la leçon était écrit, jusqu'au mirador, pensant recevoir un regard noir qui me transpercerait tel une balle.

C'est alors que je le vis ; le professeur, tête baissée, dormait. Son sommeil n'avait rien de théâtral, il prenait dans mon esprit la forme d'une défaite du monde de l'intellect sur celui de l'empirisme : son corps avait cédé avant même que celui-ci ne s'en aperçoive. L'intervenant, toujours rivé à ses notes, ne remarquait rien, lisant sans quitter des yeux ce qui j'en étais sûr semblait pour lui un chef-d'œuvre de littérature. À part cette voix bloquée à une fréquence précise, aucun bruit ne troublait la salle. Je me rappelai les paroles de M. Thomas et je les confrontai à son visage, caché dans son col, adossé à sa chaise, les bras croisés, les yeux fermés et la respiration profonde. Voici donc ce que pensait la figure la plus sérieuse que je connaissais de ce spécialiste venu expressément et de son sujet d'expertise. Lorsque l'intervenant eut fini (tant de lire ses notes que de boire son verre d'eau), il leva enfin les yeux vers nous, et ne notant aucune réaction particulière, se tourna vers son collègue. Son visage exprima une indignation sincère, presque blessé, et rougit comme si toutes les fenêtres de la classe s'étaient ouvertes, faisant rentrer le froid retenu par ces carreaux transparents. Il appela son nom une première fois, doucement, puis une deuxième, plus tempétueuse. Notre professeur se réveilla brusquement, comme arraché à un autre monde qu'il n'aurait pas voulu quitter, et se mit aussitôt à feindre l'attention, griffonnant à la hâte des notes qui, tout le monde le savait, n'existaient que pour sauver les apparences. Mais très vite, ce scribe se rendit compte de son comportement : le silence était retombé, l'intervenant avait fini de parler. Et dans ce calme,

accueilli par certains ricanements étouffés de mes camarades, il me sembla qu'un principe s'était ébranlé en moi ; une certitude discrète, mais durable, sur la fragilité des rôles, et sur la douce tyrannie du sommeil, capable de renverser, en un instant, l'ordre scolaire le mieux établi.

Pastiche n° 18 - Un faux départ

Une de mes premières tentatives littéraires avait été motivée par la volonté de plaire à une jeune fille, camarade de classe éprise de littérature, qui, n'écrivant pas elle-même, fréquentait des cénacles, et avait résolu d'animer une revue étudiante, où elle cherchait de *jeunes pousses* à cultiver et de grands noms à attirer. Après avoir reçu le premier numéro de ce qu'elle présenterait plus tard comme « une toute petite tentative, à laquelle des amis avaient bien voulu collaborer » mais qu'elle espérait alors être quelque chose comme ce qu'avait été *Minotaure*, et pour quoi elle avait laborieusement cherché à faire jouer ses quelques relations germanoprates, je compris que les *jeunes pousses* qu'elle avait trouvées n'étaient pas des plantes rares, ni les grands noms si remarquables. Je me dis alors que, si ce qu'elle avait collecté de textes médiocres avait pu l'éblouir, je pouvais tenter de briller à ses yeux, et me décidai à participer au second numéro, pour lequel je devais rendre sous vingt jours une nouvelle de dix pages.

Cherchant un endroit propice à l'écriture, qui fût plus gai que ma chambre, plus aimable qu'une bibliothèque, et plus confortable qu'un parc – les trois seuls lieux où j'avais jusqu'alors écrit (des dissertations, des poèmes ou des fiches de révision) –, j'avais décidé de m'installer à la terrasse d'un café dont la réputation d'avoir été à une époque le lieu de rendez-vous de l'intelligentsia attirait désormais presque exclusivement une clientèle étrangère qui n'avait que fort peu à voir avec la littérature. Je m'efforçai de croire malgré tout au *genius loci*, et essayai vainement de réfléchir à l'intrigue de ma nouvelle, ma méditation se trouvant perpétuellement entravée par les allées et venues des clients, telles paroles comiques d'un serveur, la conversation sentimentale que tenaient deux vieillards à une table voisine, autant de scènes infiniment plus intéressantes que ce que je tentais d'imaginer. Je griffonnais quelques *incipit* prétentieux depuis une heure quand entra Hubert Arvieux, qui déjà à cette époque n'écrivait plus depuis plusieurs années. Si la silhouette voûtée, d'une démarche alentie, n'avait guère plus à voir avec celle du svelte dandy qu'il avait été, on reconnaissait encore sous les rides nombreuses le visage aigu, aurevillien, que surmontait comme un turban une abondante chevelure blanche. Peut-être faut-il rappeler que cet homme avait été un demi-siècle durant une figure éminente du tout-Paris littéraire et bohème, presque autant par son œuvre, qu'alors je trouvais admirable, que par sa capacité à accompagner d'une manière qui semblait la plus naturelle, la plus personnelle du monde, les évolutions politiques et esthétiques qui avaient traversé la France post-soixante-huitarde. Passé du maoïsme au socialisme, puis au libéralisme, faisant des chroniques pour des journaux de droite sans jamais passer pour un réactionnaire, et conservant une certaine complaisance à l'égard de ses anciennes attaches, qu'il semblait n'avoir quittées que parce que l'âge et le bon goût l'y forçaient, qu'il fallait laisser aux jeunes générations la volonté active de changer la vie, il jouissait, pour des raisons différentes, d'un prestige égal auprès des bourgeois cultivés comme des étudiants syndiqués, et se montrait par-là, quoiqu'il ne se plût pas à le rappeler, le digne héritier d'une famille qui depuis Molé avait compté plusieurs générations de diplomates. Il mourut peu après notre rencontre, et dès lors, comme une sœur siamoise, sa gloire dépérit ; dix à peine après sa mort on ne le lisait plus. Passer de mode est une chose aussi commune que la difficulté à l'expliquer est grande, et où la multiplicité des raisons possibles ferait presque croire qu'il n'y en a aucune, et que seul le hasard y a présidé ; mais elle ne devait pas étonner pour l'œuvre d'un homme qui avait été résolument de son temps, justement parce qu'il n'avait fait qu'en être. Ne se souciant

que d'être compris par les générations parmi lesquelles il avait vécu, il fut oublié dès la suivante. Ses livres, rangés sur les étagères des parents et des grands-parents, à côté des Bergotte et des Choulette, ne devaient qu'à la providence d'une exploration curieuse l'occasion de s'ouvrir à des yeux plus jeunes, qui ne s'y posaient guère longtemps.

Accueilli avec zèle par le chef de rang, Arvieux alla s'asseoir à une table, sans avoir même à demander un café et *Le Figaro*, dont il avait été l'une plumes fameuses. J'observai comme Actéon Diane le vieillard penché sur son journal au milieu des touristes, animaux bruyants, inconscients de prendre leur café et leurs selfies en présence de celui qui incarnait la quintessence de l'Esprit français, et, me décidant à aller le saluer au moment où il sortirait de son bain d'une foule si indifférente à lui, comme lui à elle, je m'empressai de noter ce que je pourrais lui dire. Alors qu'il repliait le journal et allait se lever, je fus interrompu dans ma démarche par un chasseur qui, par dévotion au client fidèle, qu'il savait fameux, et avait vu à la télévision, ayant senti que j'allais *importuner monsieur*, me barra la route d'un air farouche. « Laissez ! Laissez ! dit Arvieux, il ne faut pas... faire... *pppeur*... de la sorte, aux jeunes gens ». Défait du garde jaloux, je répondis, confus, que j'étais un admirateur de son œuvre, lui récitai sa bibliographie, parlais de ses romans oulipiens, lui demandais ce qui l'avait fait revenir ces dernières années à une forme plus classique, presque balzacienne. Il répondait assez vaguement à mes questions, dans un sourire que je crus d'abord condescendant, mais qui, comme je l'appris à l'occasion de divers témoignages recueillis à sa mort, attestait d'abord d'une sincère bienveillance, mais aussi, dans le cas présent, de la placidité d'un esprit devenu chancelant. Devant partir, après avoir écouté mes doutes sur ma vocation littéraire, le vieil homme me dit : « Ne vous tourmentez pas, jeune homme, vous êtes euh très... *hhhintelligent*... et... *ppperspicace* ».

Quelques heures après, une fois retombée l'émotion de la rencontre, repassant dans ma mémoire les quelques paroles qu'il m'avait adressées, je ne pus réussir à me dire que c'était le grand écrivain qui m'avait complimenté ; que les années qui séparaient l'écriture de ses chefs-d'œuvre de notre rencontre, et qui avaient manifestement altéré son allure et ses paroles, avaient par une mystérieuse prophylaxie épargné son jugement. J'interprétais ce compliment comme ceux que j'avais reçus de camarades moins lettrés à qui j'avais, par crainte de la critique, soumis mes premiers textes, et qui s'en étaient émerveillés, comme enfant je m'étais émerveillé de fauteuils à oreilles, de chandeliers surchargés, de pendules Louis XIV, pour la seule raison que ces choses m'évoquaient l'idée du passé, à laquelle j'attachais celle de la distinction ; les mots, les tournures et les thèmes de mes textes devaient provoquer chez le lecteur moyen l'idée de la profondeur, de l'intelligence, comme les moulures et les marquetteries donnaient à l'enfant que j'étais celles de la grandeur et du raffinement ; mais ce luxe d'observations, d'ironie et de complications phrastiques (qui comme celles d'une montre finissaient par n'être plus que mécaniques), ce luxe de fausse finesse ressemblait plutôt aux intérieurs de la Trump Tower qu'aux appartements du Roi Soleil. Certes, le public trop facile s'y trompait. La fausseté et la laideur ne sont que relatives à des canons, les canons à des milieux, et il ne va pas de la littérature comme des autres arts : ce qui choque un occidental d'Europe, même modérément cultivé, dans les salons dorés de la Trump Tower, comme d'ailleurs dans les maisons à peine trentenaires d'une banlieue *chic* de Washington, qui reproduisent le style virginien et encadrent de colonnes doriques le volet roulant de leur garage, ne le choque que parce qu'il a conscience que tout cela ne peut être que faux, dans un pays à peine bicentenaire, et construit pour les automobiles (là où des villes allemandes, reconstruites à l'identique après les

bombardements de la Seconde Guerre mondiale, pourraient nous tromper jusqu'à croire – hypothèse dangereuse – que la guerre n'y a pas eu lieu) ; au contraire un livre, même écrit de la veille, apparaît comme, pour employer une tournure en vogue, une *extension du domaine* immémorial de l'imaginaire ; il y opère une sorte d'excroissance organique, d'un tissu référentiel qui, si médiocre qu'il soit, l'inscrit dans la tapisserie des siècles. Un écrivain d'ailleurs assez novateur n'a-t-il pas dit au siècle dernier qu'Homère était notre plus immédiat contemporain ? Les mots plus que les choses contiennent une essence mystérieuse, dont inconsciemment nous les remplissons, et qui leur permet de figurer dans notre esprit l'idée d'une beauté qui s'incarne bien plus difficilement par la main d'un sculpteur, d'un peintre, d'un ébéniste ou d'un architecte. Ainsi on peut écrire à la fin du XIX^e siècle un roman sur le règne de Néron sans pour autant être ridicule ; et celui qu'on y trouvera sera au moins autant le fruit de notre imagination, que de celle de l'écrivain, bénéfice du doute dont ne peuvent se prévaloir aussi aisément les arts visuels. Mais cette question nécessiterait des développements infinis, et le lecteur impitoyable pourrait être embarrassé de ma dissertation. Qu'il sache seulement que cette rencontre avec Arvieux me causa moins de joie que de tristesse, me fit comprendre que je ne devais pas chercher à écrire comme on faisait autrefois des bouts-rimés, et que, fort de cette réalisation, je me dédis auprès de celle à qui j'avais promis un texte pour sa revue.